

L’Arbre qui saigne

François-Paul Alibert

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

L’Arbre qui saigne

Ôbois qui sur la roche inclinante résonnes
Sous le vent ! bois sinistre et funèbre d’ormeaux
Dont une horreur sacrée habite les rameaux !
Par tes antres toujours obscurcis ! par les bonnes
Déesses dont les voix infernales te font
Retentir jour et nuit d’entretiens prophétiques !
Par l’effroi répandu sous tes arbres antiques !
Par ton ombre et le ciel qui couronne ton front
Sourcilleux ! par ta force et ta hauteur sublimes,
Toi dont le soir agite en bruissant les cimes !
Par ta vieillesse enfin ! je te conjure, ô bois
Solitaire et secret, qui me fus tant de fois
Propice, d’accueillir ma tristesse et ma plainte
Dont tu sauras former encore un nouveau chant !

J’ai dépassé la plaine et le côteau penchant
Où, sur l’émail de fleurs dont la prairie est peinte,
Croissent le frêne obscur et l’obscène figuier,
Et ce bel arbre au clair feuillage, l’olivier,
Cher, par ses doux rameaux peuplés de mille haleines,
À la divinité protectrice d’Athènes.
J’ai quitté ce qui fait mon bonheur, le verger
Fructueux et l’enclos sous le pampre sauvage
Qui s’enroule en festons, comme un thyrse léger,
Au mur qui tremble du jardin riche d’ombrage.
Pour gagner à mes vœux le priape indulgent

Qui mène le destin des plantes, leur mystère
Subtil et les progrès du germe sous la terre,
J'ai façonné moi-même, artiste diligent,
Une cruche rustique et belle où, dans l'argent,
Sur la déclivité sinueuse des anses,
Les nymphes, deux à deux, mènent un chœur de danses.
Sous un temple de vigne et de faux ébénier,
Au seuil de la fontaine oblique et tortueuse
Qui se cherche à travers l'herbe en fleurs qu'elle creuse,
J'ai consacré le vase ami de mon foyer.
Oui, j'ai connu les dieux, et j'aimai la sagesse,
Et j'ai souvent goûté leur approche et l'ivresse
De devenir moi-même un dieu, car j'honorais
Les vendanges en leur saison, et j'inventais
Alors, pour enchanter les heures, quelque fable
Alternée où, dans l'or d'un mètre ingénieux,
J'enchaînais, animés d'un dessein favorable
Aux hommes, et formant un chœur harmonieux,
Les Immortels nourris de lumière, les Muses
Familières, et Pan, le chèvre-pied divin,
Qui porte, en renversant son outre, au lieu de vin,

Un reste d'ambroisie à ses lèvres camuses.

Aujourd'hui je ne sais hélas ! quel déplaisir
M'éloigne de ces lieux d'où ma joie est absente.
Mon champ ne suffit plus à borner mon désir.
La promesse des fruits, leur jeunesse naissante,
Ne peuvent un seul jour contenter ma langueur,
Ni l'espoir qui s'attache aux récoltes fleuries.
Et, je vous cherche enfin, vastes mélancolies

Amoureuses, et vous, amertumes du cœur
Qui se nourrit sans fin de ce qui le déchire,
Vous, pleurs, complices vains d'un incertain délire,
Ô douceurs sans objet d'un tendre désespoir !
C'est pourquoi j'ai recours à ta sollicitude,
Et, dans ton sein funèbre, ô bois splendide et noir,
J'apporte à ton silence ami ma solitude
Et les hasards qui font ma course errante.

Ainsi
Qu'une lyre où résonne une rumeur sans nombre,
J'écoute les cyprès mélodieux ; voici
Déjà l'air où frémit leur haleine et leur sombre
Feuillage. Et toi, sublime arbrisseau, toi qui ceins
Ceux qui marchent vivants dans l'humaine mémoire,
Écarte ce laurier qui me parle de gloire,
Car je n'ai plus souci d'héroïques desseins
Moissonnés dans la fleur de leur tendre génie.
Je ne soupire enfin qu'après votre harmonie,
Arbres que j'aime, ô pins sacrés, amis du vent,
Dont la cime respire un éther émouvant,

Et qui, par ce murmure animant le silence,
Faites dans vos rameaux gémir la mer immense !
Arbre cher à mon cœur, arbre ami, laisse-moi
Prendre sur ton écorce un rameau, je te prie,
Car je sens que mon cœur se plaint de son effroi.
Plein d'une sourde horreur, le bois sanglote et crie.
Seul, je marche au hasard, et le ciel argenté
Par une lune froide et fumeuse d'automne,
Seul m'accompagne avec sa funèbre clarté.

Bel arbre, laisse-moi me faire une couronne.
De ta forte et mystique amertume veux-tu
Sur mon cœur essayer le charme et la vertu ?
Toi qui dans le secret des fêtes solitaires,
Célèbres Éleusis et ses divins mystères,
Laisse-moi détacher quelque branche, et mes mains
Exprimer tes parfums, ô dieu des aromates !

Mais j'entends retentir des accents plus qu'humains !
Est-ce toi qui, dans l'air plein d'épouvante éclates,
Ô panique fureur du chœur universel
Dont quelque astre ennemi trouble l'ordre éternel ?
La sylvestre rumeur chante et frissonne toute
En toi, prince des noirs cyprès et des ormeaux.
Et voici que je sens germer goutte après goutte
Comme une humeur vivante et chaude à tes rameaux !
Hé quoi ! tu saignes, pin fraternel, tu respires !
D'où vient que, si ma main t'éprouve, tu soupires ?
De quel subtil tourment tes membres offensés
Se tiennent-ils vers moi l'un sur l'autre pressés ?
Sous ton écorce un cœur souffrant se dissimule,
Et ta plainte promet d'ineffables douleurs

Parentes de l'ardeur secrète dont je brûle.
Dis-moi quel dieu caché verse par toi ses pleurs,
Et, captif de son âme en tes branches enclose,
Poursuit le cours obscur de sa métamorphose ?
Ou quel mortel encore, en toi-même expiré,
Sorti de sa mémoire oublieuse, s'irrite
Et gémit dans son sein tout à coup déchiré ?
Quel que soit le destin propice qui t'habite,

Parle, et sois animé d'un dessein bienveillant,
Mais épargne celui qui te crut insensible,
Et qui, pour échapper à ton souhait terrible,
T'environne d'un bras timide et suppliant.

— Si tu me vois, ami, sur tes mains incertaines,
Répandre la substance exquise de mes veines,
Et si, par ta ferveur juvénile outragé,
Un sang vif, en résine odorante changé,
Coule de ma blessure en humides aromes,
C'est que je fus jadis homme parmi les hommes.
Un dieu funeste, un dieu m'a fait ce que je suis,
Et l'amour par qui seul se brise ta poitrine
D'une douceur cruelle, inconnue et divine,
L'amour par qui ta bouche exhale ces ennuis
Mélodieux et chers qui font ton âme absente,
Rend encore ma cime ouverte et bruissante
À la plainte éternelle et vaste de mon cœur.

Je poursuivais d'un vœu tendre et mélancolique
Celle qui, sur les pas et les danses d'un chœur
Virginal, par le jeu léger de sa tunique

Et le nombre inspiré que dévoilait au jour
Une démarche heureuse empruntée aux déesses,
Régnait, et couronnait de fleurs ses belles tresses
Où brillait enlacé maint sinueux détour
De noire violette et de pâle jonquille.
Tu connais ces langueurs solitaires, ces pleurs
Silencieux, ce trouble et ces promptes chaleurs
Qu'une ombre vaine, un sein voilé de jeune fille,
Un sourire, font naître et décroître, selon

L’espoir dont la changeante humeur te sollicite,
Et l’incertain désir qui s’apaise et s’irrite
À la fois. Tel tu vois quelque jeune frelon,
Impatient de boire aux fondantes délices
Qu’amassent sous leurs fruits dorés, tièdes et lisses,
Les doux figuiers, présents favorables du ciel,
Emplir tout le jardin d’une aile bruissante,
Et, choisissant d’abord sa réserve de miel,
Tenter d’un trait gourmand la figue mûrissante,
L’entr’ouvrir, effleurer la prochaine, foncer
De l’une à l’autre, avide et jaloux d’épuiser
Les douceurs aux rameaux pendantes et vermeilles.
Mais bientôt, las d’aimer, au frais ombreux des treilles,
L’abondance et la fleur d’un mol et lent festin,
Il part, fait bourdonner le ciel de sa querelle,
Poursuit ses jeux ailés au soleil, et soudain
S’élance, dévoré d’une ferveur nouvelle,
Ivre de sa fureur, d’air sonore et d’azur.

Ainsi j’allais, aimant l’amour et ces orages
Où s’agite au hasard quelque délire impur,
Et cherchant dans la marche errante des nuages

Et les ombres que font les vagues sur la mer,
Mon âme ardente et triste en ses incertitudes.
Mais dans mon cœur nourri de son délice amer,
Je n’aimais que moi-même et mes inquiétudes.
Et si, d’un clair sourire et d’un visage en fleur,
Pliante et belle aux yeux comme un rameau pleureur,
Celle qui fit ma force et ma douceur de vivre,
M’accueillait, et de loin m’invitait à la suivre,

J’hésitais, éperdu de tendresse et d’émois,
Ivre de tant de grâce, anxieux à la fois
De fuir et de répondre à sa sollicitude.
Et je vous poursuivais alors, ô solitude
Chère, fervents déserts moins profonds que mon sein
Où je ne formais point de trop riche dessein
Pour peindre vos contours et vos métamorphoses,
Espaces habités par mes rêves, désirs
De renfermer le ciel dans mes mains entrecloses !
Et je vous ai connus aussi, discrets plaisirs
Des bois, et toi, fraîcheur complice des fontaines,
Quand, plein d’un sourd désordre et délaissant les plaines,
Et baisant sur le goût de mes lèvres l’odeur
Des roses que l’automne étouffe dans sa brume,
Je venais, las et seul par le matin qui fume,
M’enivrer d’une tendre et douloureuse ardeur,
Et tous les jours forger quelque image nouvelle.

C’est Aphrodite, ami, qui m’a perdu, c’est elle
Qui, pour mieux se jouer de ma fortune, a pris
Les traits d’une déesse infernale, et ces charmes
Trop doux par qui le cœur attache trop de prix
À la douceur perfide et subtile des larmes.

C’est elle qui fomente en nos esprits secrets
Ces rares déplaisirs, ces précieux regrets,
Et ces chagrins amis caressés en silence.
Mais malheur à celui qui met sa complaisance
À prolonger l’éclat de sa jeune candeur,
Et de sa volupté se fait une amertume !
S’il jouit avec art de sa propre pudeur,

Loin de céder aux dieux avec grâce, il assume
L'inextinguible feu d'un courroux immortel.
D'un cœur simple et soumis les dieux veulent qu'on aime.

Et je souffre aujourd'hui d'expirer par moi-même
Tous les bruits de la terre et tous les vents du ciel,
Et j'ai pour compagnons sur ces hauteurs funèbres,
Exemples animés d'infortunes célèbres,
Arbustes éternels dont les maux sont les miens,
Et dont j'accueille ici les muets entretiens,
Celle qui, par un bouc lubrique poursuivie,
A senti tout à coup sa tendre et faible vie
Bruire et se résoudre en milliers de roseaux,
Et le languide amant de sa beauté, Narcisse
Enfant, qui se plaisait aux sources, et des eaux
À voir monter vers lui son image qui glisse,
Évanouie en fleur et penchante, à travers
Le fluide baiser de la nymphe jalouse.
La vierge qui, fuyant l'horreur d'être l'épouse
Du dieu qui sait unir la mélodie aux vers,
En échange d'un vœu si cruel à sa gloire,
Vit, gémissante et lasse enfin de supplier,
Ses membres délicats terminés en laurier,
Offre aussi les rameaux où survit sa mémoire

Àla roche exécrable où j'atteste les airs,
La mer sinistre et douce et les astres amers
Disposant leur couronne éclatante et nocturne
En offrande à ma cime affreuse et taciturne.
Et j'exhale sans fin, pour charmer mon ennui,
Un murmure évasif et semblable à celui

Dont la cigale en pleurs, captive harmonieuse,
Enchante sa prison légère de jonc vert.

Toi qui viens, d'une main prophétique et pieuse,
Arrachant quelque branche à ce tronc entr'ouvert,
Rendre un nombre à ma plainte indistincte et la force
À mon sang de couler sous sa rugueuse écorce,
Recueille les conseils de l'arbre fraternel.
Je ne puis rien distraire à mon sort éternel
Ni retourner jamais à ma forme première.
Toi que nourrit du moins une libre lumière,
Écoute la leçon qu'exprime mon malheur !

Ne te fais pas un bien d'une vaine douleur,
Quitte ces lieux cachés, redescends vers les plaines.
Ne cherche dans l'air tiède et ses molles haleines
Que le présage heureux d'un favorable jour.
Ne livre point ton âme en proie à la tristesse.
Sans souci de ta gloire abandonne à l'amour
Un cœur qui met son prix dans toute sa tendresse
Et dont la confiance est toute la vertu.
Ne te délecte point à tes plaisirs moroses,
Enfin préfère au noir cyprès, même vêtu
De sa jeunesse, même enguirlandé de roses,
Le saule qui se plaît au fluide discours
D'une onde poursuivant son sinueux décours.

Détourne-toi surtout des pins sacrés et sombres.
Pour avoir trop aimé leur funéraire orgueil,
Leur farouche amertume et leurs perfides ombres,
Et les rameaux qui font sonore leur accueil,
Je me suis vu changer en l'un d'eux, et j'essuie

La chaleur dévorante et la féroce pluie,
Et je reproche au ciel mes membres déchirés
Qui, par le seul tourment d'une main qui me blesse,
Reviennent pour un jour à leurs sens délivrés.

Toi, ne m'imite point, prends garde à ta sagesse,
Et cultive les fruits divers de tes jardins.
Abrite et reconstruis de tes prudentes mains
La muraille où le cep chargé de longues vignes
Vient tortueusement boire les pleurs du toit.
Sois content de l'azur adorable où l'on voit
Les doux nuages blancs s'enfler comme des cygnes,
Et, si tu veux chanter, ne cède pas aux chants
Que la douleur enfante et nourrit de ses larmes,
Mais célèbre le cours des heures et leurs charmes.
Consacre ta louange exquise aux soins touchants
Que veut le clair trésor de la ruche pressée.
Peins les fleurs, leurs bienfaits, et ta vieille maison
D'une treille de pampre encore entrelacée.
Aime enfin, sens-toi vivre, et que chaque saison,
Printemps, été splendide, hiver ou trouble automne,
Te tresse en abondance une vive couronne
Avec toute ta force et toute ta beauté.
Fais-toi de ton travail ta seule piété,
Mais apprends, ô mon fils, par-dessus toute chose,
À l'heure de pencher vers ta métamorphose,
Le secret de mourir avec simplicité.

Musique de chambre

I
Si tu me demandes pourquoi je t'aime,
C'est que tes yeux ont l'air de voir au-delà de la vie,
Et que, lorsque je te demande si tu m'aimes,
Tu sembles de si loin et si lentement revenir
Que toute l'éternité s'arrête sur tes lèvres.

Si tu me demandes pourquoi je t'aime,
C'est que, lorsque entre mes bras tu plies
Comme une petite chose précieuse et fragile,
Je comprends que tu ne t'abandonnes qu'à toi-même,
Et que ton âme est légère et vide
De tout ce qui fait si lourde et si triste la mienne.

Si tu me demandes pourquoi je t'aime,
C'est que sur moi je sens parfois tes regards qui pèsent
Avec des douceurs de velours ou de fleur qui tremble,
Et si je veux me caresser les yeux à tes paupières,
Tu n'es plus aussitôt qu'indifférence.

Si tu me demandes pourquoi je t'aime,
C'est que j'ai vu en songe que tu étais morte,
Et les baisers que tu me donnes
D'une bouche si brûlante et si distraite,
Je les reprenais, un à un, sur tes lèvres glacées,
Pour te vouer un amour désespéré,
Mais si fidèle et si tendre !
Puisque tu ne pouvais plus me les rendre…

Mes chers yeux, qui regardez si tristement,
Laissez-moi baiser votre souffrance.
Beaux yeux tristes, ô ma joie et ma douleur,
D'où me revenez-vous, et de quelles larmes
Vous êtes-vous chargés au passage,
Ô mes chers yeux ?

Petite face pâle à la fenêtre apparue,
Doux visage aux yeux si troubles et si purs,
Que vois-tu derrière la vitre,
Qu'y a-t-il par-delà la ville,
Et là-bas encore, après le ciel ?
Hélas ! puisque ce n'est pas moi que tu cherches,
Ne me diras-tu pas quelle lointaine image
Habite dans tes yeux désolés,
Et vers quel désir inaccessible
Ton âme, perdue et voyageuse, s'épuise,
Et de quels anciens baisers
Tu restes à jamais troublée et si pâle ?

Âmes lèvres je sens tes paupières qui battent
Comme des ailes surprises et repliées.
Ne t'en va pas, toute ma vie est sur ma bouche,
Surtout tiens tes yeux longtemps encore fermés.
J'ai si peur, au moment qu'ils s'ouvrent,
D'y voir ah ! que sais-je ? non le reflet de mon amour,
Mais ce rêve étranger qui se détourne
Lorsque mes yeux muets l'interrogent,
Et se retire au fond de tes yeux inconsolables
Où ta douleur obstinément se voile et s'isole,
Ô douce petite face couleur de larmes !

III

Penses-tu quelquefois à ce matin
Où tu vins frapper à ma fenêtre ?
C'était par une fin de nuit de juin,
Il ne faisait pas jour encore, l'aube allait naître.
La rue où nous montions était légère et tiède,
L'air était doux comme une bouche qui se pose à peine,
Et je sentais fléchir ton bras contre le mien.
Nous prîmes un chemin descendant de sureaux,
Puis, quand le jour vint, nous étions au bord du fleuve.
Il s'élevait une aurore de brume bleue,
Et nous regardions s'argenter les eaux glauques.
Nonchalante et lente, à travers l'oseraie,
Tu passais sans cesse et repassais,
Tout en m'aidant à cueillir des branches de saule.
Ton col nu éclatait de blancheur,
Et je suivais le balancement de tes épaules.

Tu m'as dit plus tard que ce fut l'heure
Où tu compris que ce n'était pas un jeu.
Le même jour,
Tu es allée à la montagne où sont les sources,
Moi je gardai la ville et son pavé brûlant.
Le soir, je te revis, et tu repartis encore.
Alors j'ai connu l'amertume de l'absence
Et les heures anxieuses que l'attente dévore.
Or, voilà de nouveau que tu es revenue,
Et tes manières sinueuses, ta grâce aiguë
M'ont enchaîné à toi et me mènent.
Hélas ! pourquoi es-tu revenue ?
Je me serais guéri de toi peut-être.

Je t'aimais, partie et lointaine,
Comme on garde un amour à jamais embaumé.
Maintenant, tu es là, tu te meus, je te sens vivre,
J'ai le souci quotidien de ta beauté,
Je souffre de tes yeux et de ton sourire,
Et je vais comme un aveugle où tes pas m'entraînent,
Et je ne sais pas, je ne sais pas si tu m'aimes…
IV
Quelquefois, lorsque tu t'alanguis,
Tu voudrais savoir comment je t'ai aimée.
Puis-je seulement me souvenir
À partir de quel jour je t'ai aimée ?
Autour de moi je te voyais aller et sourire,
Ta grâce ne charmait que mes yeux
Et n'occupait pas encore ma pensée,

Vraiment, ce ne fut d'abord qu'un jeu.
Puis voilà que tout à coup en moi tu t'es glissée,
Et je n'ai plus été le maître de mon âme.
Ton absence, ton approche, toute raison est vaine,
De toi je ne puis me défaire.
Je ne sais pas si tu es belle, je t'aime,
Je ne sais rien de ton âme hélas ! mais je t'aime.
Je suis soumis à ta longue démarche, à tes mains pâles,
Tu fais un geste, et toute ma vie est suspendue.
Dis-moi comment tu t'insinues
Si profondément dans ma vie,
Dis-moi comment tu t'y es prise
Pour que je me retrouve en toi-même changé,
Peut-être alors te dirai-je comment je t'ai aimée…
V

Je te cherche même où tu n'es pas,
Et si je savais un endroit du monde, bien loin,
Où tu n'aies point promené ta grâce et tes pas,
C'est là que j'irais te rejoindre,
Pour penser à toi sans partage.

Il est des endroits de cette terre
Que nous avons visités ensemble,
Il n'y a pas encore si longtemps.
Ceux-là, Dieu garde que j'y revienne,
Surtout si tu n'y devais pas être !
Qu'y ferais-je de mon ennui ?

Ils pèseraient à ma poitrine
De tout leur vide et de ton ancienne présence.
Mais les autres, ceux où, sans m'attendre,
L'autre été, tu t'en es allée,
Je ne puis me les retracer
Sans que toute mon âme désespère.
Voici, me dis-je, le banc où tu t'accoudais
Pour voir à tes pieds couler la ville.
Et vous, jardins de délices, je souhaite
Que vous me la montriez sous vos arbres assise,
Immobile et pourtant flexible,
Comme une branche dont le repos même se balance,
Et regardant au loin, éperduement,
Jusqu'à fondre de désir et de mélancolie.
Beaux lieux, n'avez-vous pas gardé sa trace ?
Je la cherche partout, et ne puis la saisir.
Vous vous êtes accrus de son charme,

Et c'est lui seul qu'en vous je respire,
Lieux trop aimables et trop poignants, jusqu'à mourir.

Ainsi, dirais-je, ô toi, tout mon paysage,
Tout mon horizon, toute ma vie,
Et vous qui me voilez le monde,
Chers yeux, ma terre immense et ma mer profonde.

Même lorsque tu m'abandonnes
La douceur de tes lèvres et ton corps par surcroît,

C'est ton âme seule qui m'importe
Et soudain je la sens qui s'éloigne.
Et se retranche dans son indifférence.
À peine, à force d'amour et d'insistance,
Ai-je fondu la glace où ton cœur s'emprisonne,
Que tu te détournes aussitôt,
Plus froide que jamais, et c'est comme
Si je baisais le ciel à travers la vitre,
Ou bien tu t'étires complaisamment et tu ris.
Ne me diras-tu pas de quoi tu te joues,
Ou bien est-ce pour ne point pleurer que tu ris ?
Si, même au prix de mon amour,
Je puis te donner de la joie, ah ! sois bénie.
Mais tu ris, et j'entends saigner ton cœur goutte à goutte.
Ne crois pas que tu vas m'ôter mon courage,
Et mon amour n'est qu'une longue patience.
Que tu m'aimes ou non, ce que je veux, c'est ton âme,
Et je t'aimerai tant, vois-tu, mon enfant,
Qu'il faudra bien, quelque jour,
Que tu la remettes toute
Entre ces mains pieuses et souffrantes

Qui la flatteront si doucement…
VII
Va, délivre-toi dans mon cœur
De la lourdeur de tes pensées.
Que m'importe un peu plus de douleur !
Toute celle qui me vient de toi m'est sacrée.

Si tu savais, je ne t'aime que pour toi-même,
Et je voudrais tant te voir heureuse et sourire.
Quel silence s'obstine encore à tes lèvres ?
Écoute, viens plus près, appuie
Ton front qui s'entête à ma joue,
Donne-moi tes mains, mon enfant,
Tes mains si longues, si pâles, si transparentes,
Qu'on les dirait malades d'amour,
Et parle maintenant, mais parle à voix basse,
Je pressens des aveux qu'on ne veut entendre
Que dans l'ombre profonde de l'âme.
Il est donc vrai, tu la connais aussi, cette souffrance
Qui m'attache à toi sans retour,
Mais par un autre, et tu ne sais pas s'il t'aime !
Il est loin, et tu comptes les jours,
Et tu te dis sans cesse : quand le reverrai-je,
Qui me rendra l'espérance ?
C'est à quoi se consumait ton attente,
Quand tu mettais entre tes yeux et moi tout l'espace ?
C'est de quoi tu étais si brûlante et si pâle,
Ô petite fleur de cire à la bouche de sang !
Ne t'en va pas, reste où tu reposes,
Si tu faisais un geste, je pleurerais peut-être.
À cette heure où contre moi tu te désoles,

Je t'aime plus pour ta douleur que pour la mienne.
Si tu étais heureuse, ô ma pauvre vie,
Quel besoin aurais-tu de mon amour ?
Et maintenant que je sais que tu souffres,
Sur mon cœur librement je puis te retenir.
Surtout ne va pas croire que je me réjouisse
De ce qu'un sort commun nous rassemble.
Je donnerais, tu m'entends, toute ma vie,

Pour t'épargner jusqu'à l'ombre de ce tourment.
Mais que veux-tu, ô pauvre enfant, c'est la vie,
On ne choisit pas qui l'on aime.
Ah ! je ne sais plus, vois-tu, les mots qu'il faut dire,
Laisse-moi te bercer plutôt, laisse-moi me taire.
Après tout, que m'importe que tu ne m'aimes pas,
Puisque jamais tu ne fus plus près de mon âme.
Tu partiras demain, mais aujourd'hui je te garde.
Je t'aime de tout ton amour menacé,
Et tout à l'heure, en fermant les yeux, peut-être,
Rien qu'un moment, le temps d'une folle pensée,
Peut-être vas-tu croire que c'est moi que tu aimes…

VIII

De maintenant et de toujours,
Et de toutes les heures de mon existence,
Je t'aime, entends-tu, je t'aime, et que je souffre
À jamais de ne plus te voir ni t'entendre,
S'il n'est pas vrai que tu soies présente
À tous mes actes et à toutes mes pensées,
Si tu n'es pas le souffle même de ma vie,
Toute ma raison et toute ma folie,
Et la douleur par qui j'ai le cœur transpercé,

Pour que tout l'univers y passe avec ton image !
Ne me plains pas, ou sinon prends garde
Que j'aille aimer ma douleur plus que toi-même.
Désormais tu n'y peux rien changer,
Elle m'appartient et je la veux tout entière.

Que ferais-je de tes remords et de ta pitié ?
Ma douleur, c'est toi, et c'est toi seule que j'aime…

IX

Écoute, il n'est plus temps de feindre,
Et les heures sont rares où nous pouvons encore,
Sentir, sans regrets ni contrainte,
Nos cœurs vivre l'un contre l'autre.
Je sais que tu t'en iras demain,
Aujourd'hui dans mes bras je te tiens, blottie et docile,
Et tu laisses mourir mes lèvres sur ta main,
Mais demain, que ferai-je de toi demain ?
À quel ennui nouveau te verrai-je asservie ?
C'est moi, tu m'entends, qui te délivre,
J'aurai moins de douleur si tu pars tout d'un coup,
Plutôt que de te perdre un peu plus tous les jours.
J'ai veillé trop longtemps autour du cher mensonge
Qui défendait la fragilité de ton amour.
J'aime mieux le détruire moi-même et qu'il tombe
Comme une fatigante et vaine parure
Qui mette à nu ma tristesse et ma solitude
Et la sincérité saignante de mon cœur.
Peut-être quelques jours encore te garderai-je,
Mais laisse-moi dès aujourd'hui te dire adieu,
Pour qu'il y ait entre nous quelque chose d'éternel.

Adieu donc, ô charité suprême de ma vie,
Adieu encore, adieu toujours,

Adieu, mon cher amour, mon seul amour.
Entendras-tu du moins de quel choc sourd et triste
Ce mot qui tient tout le présent et tout l'avenir
Résonne sur nos cœurs qu'il sépare et qu'il lie
À jamais cependant et jusqu'à la mort ?
Adieu, toute mon espérance, toi qui emportes
Mon repos, mon destin, ma volonté d'être libre,
Et mon âme à tes pieds détournée et soumise.
Adieu, mais que j'ai peur, pour toi, de la vie,
Ô douce et flexible créature d'amour !
Que va-t-elle faire de toi, toi qui te plies
Si doucement, si amoureusement, à ses coups ?
Va, ne me tente pas, si je voulais qu'un jour,
Désolée et brisée, entre mes bras tu reviennes,
Je n'aurais qu'à te souhaiter le malheur !
Mais moi, te voir meurtrie et souffrante, moi qui ne t'aime
Que pour ta joie et ton bonheur, ah ! que plutôt je meure !
Je te voue au bonheur, et pour toute ta vie,
Et pour que tu saches qu'on ne t'aimera jamais davantage,
Je veux que tout l'amour qui, maintenant ou plus tard,
À ton cœur tressera des heures magnifiques,
Dépasse de bien loin mon amour humilié,
Et je consens à n'être plus pour toi qu'une ombre,
Si, te souvenant de moi qui t'ai aimée,
Quelque regret pouvait assombrir ton petit front
Où j'ai mis mes plus chères pensées !

Puisque nous n'avons pu confondre nos deux âmes
Et de nos deux douleurs faire un unique amour,
Adieu, tête charmante, tête chérie, adieu,
Adieu, col de neige, adieu, douces joues !

Je te remets aux mains qui t'attendent
Et qui frémissent là-bas de désir, impatientes
D'éprouver ta caressante présence
Et de te faire d'heureuses chaînes.
Ô forgeuse ardente de chimères,
Qui, parce qu'il était loin, te croyais oubliée !
Qui, toi, ne pas t'aimer ! nomme-moi celui-là
Qui n'aurait pas pour première et dernière pensée
La grâce et la volupté qui naissent sous tes pas
Et qui se sont si bien coulés dans tous mes membres
Que, même au prix de l'existence,
Je ne puis les arracher de moi, hélas !
Qui te garde sur mes mains et sur mes lèvres,
Ô cher parfum, ô baume immortel
Dont je meurs et dont tu retrouverais la trace
Jusque dans mes cendres fidèles !

X

Paysage du matin, paysage du soir,
Tout ton amour tient entre deux paysages.
C'était sur la berge où les troupeaux viennent boire.
On voyait s'allumer les lumières du village,
Il n'y avait pas encore d'étoiles.
Tout en haut, comme un appel au voyage,
Sur le pont, s'en allait la route.
Qu'il faisait calme, t'en souvient-il, que l'heure était douce !

Les grandes herbes montaient jusqu'au banc
Où je t'écoutais te taire.

L'eau ne coulait point, les arbres attendaient,
Et les bœufs descendant à l'abreuvoir,
Les meules, les maisons aux toitures lentes,
Se fondaient dans le crépuscule argenté,
Et toi, sans me voir, tu regardais le crépuscule,
Et je te cherchais à mes côtés,
Ô prisonnière de ta solitude,
À la fois évanouie et toujours présente,
Ainsi que maintenant, petite brume
Qui t'élèves après le jour accablant
Pour échapper aussitôt, à l'heure indécise
Où l'on croit te tenir, et qui soudain te dissipes…

XI

Ô Secrète, qui pour moi voulus écarter
Un pan des triples voiles dont tu es entourée,
En échange de mon amour et de tes grâces,
Je t'apporte des paysages et des masques.

Prends-les à pleines mains, mets-les sur ta chair nue,
Qu'ils te rendent plus close et plus scellée encore,
Et le sourire plus obscur où se dérobe
La fente de ta bouche étroite et ambiguë.

Je te donne tous mes trésors, tous ces poèmes
Au long desquels, ton pur profil insinué,
Tu passes comme une ombre irritante et masquée,
Et ceux que j'amassais avant de te connaître.

Même ceux-là, pour t'y cacher, tu peux les prendre
Et te mirer avec complaisance au travers,
Ils te réfléchiront ton image fidèle,
Puisqu'ils sont tout remplis de ton pressentiment.

Qu'on n'y voie affleurer du moins que ton sourire
Flottant sur le secret dont mon cœur est jaloux,
Et qu'à jamais entre leurs feintes s'ensevelisse
L'énigme douloureuse et folle de notre amour !

Le Balcon sur le lac

Te souvient-il combien de jours, sombres ou clairs,
Sous le ciel ont passé depuis ces douces heures
Où, délaissant la ville et ses vaines demeures
Qui pèsent à nos cœurs capricieux et fiers,

Nous revîmes le parc où nos jeunes années
Se cherchent l'une l'autre en chuchotant tout bas
De confus entretiens, plus faibles et plus las
Que le soupir du vent dans les feuilles fanées,

Le parc mélancolique aux antiques berceaux
Se rejoignant autour d'une ombre plus secrète
Où tel bassin poursuit quelque verte retraite
Mirée au transparent silence de ses eaux ?

Les mains pleines de fleurs par septembre oubliées,
Les yeux clos à demi, sans hâte ni regret,
Timide et souriant, l'automne se mourait,
Comme un oiseau s'endort, les ailes repliées.

Loin du parterre fauve où décline le los
Des corbeilles de pourpre et d'amarante peintes,
Nous gravissions la rampe entre les térébinthes,
Vers le lac engourdi comme une âme au repos.

Devant moi, tour à tour perdue et retrouvée,
Tu t'en allais, pensive et parfois te baissant,
Comme si tu cherchais, dans le sable glissant,
Une trace de feux sous la cendre étouffée.

Àl'autre bord du lac languide et sinueux
Expirant à tes pieds son écume argentée,
Tu m'apparus soudain dans une ombre enchantée,
Comme un pâle arc-en-ciel sur un ciel pluvieux.

Là régnait, tout rompu sous de légers balustres
Et d'un lierre rampant partout enguirlandé,
Un vieux balcon de pierre et de mousse gardé
Par deux hauts socles veufs de leurs marbres illustres.

Vers le bassin, miroir de la pluie et du vent,
Contre la balustrade aux marges descellées,
Tu te penchais, pliante et les mains étalées,
D'un air de négligence accoudée et rêvant.

Quels cercles, quels frissons déformés au passage
Par les cygnes au port superbe et soucieux,
Quels reflets infinis poursuivais-tu des yeux
Sur cette onde mobile où tremblait ton image ?

Quel caprice, quel sort t'inclinait à choisir,
Comme un endroit propice aux haltes nonchalantes,

Cette terrasse abrupte et ses marches branlantes,
Afin d'y promener tes songes à loisir ?

Àtravers l'eau dormante et son glauque mystère,
Quel désir inquiet, monotone ou subtil,
Ton sourire pervers et tendre accueillait-il,
Pour en nourrir ton âme étrange et solitaire ?

Je ne sais, et voici, craintif et désolé,
Comme un matin de gel sur des herbes naissantes,
Que je vis, incliné vers tes mains fléchissantes,
Ton visage, d'ennuis et de longs pleurs voilé.

Tu pleurais, tu pleurais, ma fille, ô mon amie,
Comme si tant de pleurs eussent jailli soudain
Du fond de ton passé douloureux et lointain,
De tout ton cœur qui s'ouvre et de toute ta vie.

Vers toi qui t'affligeais et me tendais les bras,
Comme pour faire appel à ma vaine tendresse,
J'implorais, accablé d'amour et de tristesse,
Mais tu pleurais encore et ne m'entendais pas.

Plus que toute la mer et que toute la terre,
Nous séparait, étroit et calme, ce bassin
Où l'automne faisait palpiter un essaim
D'ailes hâtives sur une eau crépusculaire.

Tu ne m'entendis pas ce soir-là, ni jamais,
Je n'ai pas su les mots qui font qu'on touche une âme.
Mon âme n'a pas su trouver, ô pauvre femme,
Le vrai chemin de ta souffrance, et désormais

S’il me plaît d’éveiller en moi tes tristes charmes,
Ce n’est point ton sourire ardent et délicat
Dont je cherche d’abord à ranimer l’éclat,
Pardon, mais je ne veux accueillir que tes larmes.

Contre un ciel frissonnant de branches et d’oiseaux
Comme un vitrail moiré d’une insensible haleine,
Je te revois toujours foulant du pied à peine
Un noble promenoir suspendu sur les eaux.

Derrière toi, le ciel comme une fleur se fane,
Un saule obscur et pâle embrasse un noir gazon.
À regarder là-bas derrière l’horizon,
Dis-moi, ne vois-tu rien venir, Anne, ô sœur Anne ?

Il ne viendra plus rien, le soleil est couché.
Qu’importe à ton destin que ton cœur désespère ?
Tu peux souffrir, il faut succomber ou se taire,
Le mal le plus profond n’est pas le moins caché.

Le ciel se fane comme une soie ancienne,
Il naît un souffle froid, tout se disperse et fuit.
Dans l’ombre qui descend sous le pas de la nuit,
Que puis-je discerner encor qui t’appartienne ?

Je ne sais même plus, hélas ! si j’entrevois,
À cette vitre opaque où s’abîme et recule
Un funèbre, insondable et glauque crépuscule,
Ta bouche gémissante et muette à la fois.

Mon enfant, es-tu là ? ne t’es-tu pas lassée
D’attendre un équivoque et triste lendemain ?

La pierre n'est pas sûre où s'appuyait ta main,
Et ta chute dans l'eau serait vite effacée.

Le silence et la nuit t'ont prise sans retour.
Pars, adieu, je te garde une pure mémoire.
À quoi bon supplier longtemps ? l'ombre est si noire,
Et tu seras si loin quand reviendra le jour !

Ma plus sainte douleur, sois à jamais bénie.
Nous ne savons plus rien l'un de l'autre ici-bas,
Mais j'honore humblement la marche où tu pleuras,
Et tu n'as pas pour moi les yeux d'une ennemie.

Le bien que je n'ai pu te faire, simplement,
Ô toi qui m'apparus trop lointaine et trop proche !
S'installe à mes côtés, m'accable et me reproche
Les coups que malgré soi l'on se porte en s'aimant.

Mais si, pour secouer un souvenir terrible,
Je m'arrête et fais halte une heure, c'est en vain,
Car j'entends retentir dans mon âme, sans fin,
Le cri silencieux de ta bouche invisible.

Divertissement triste

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble…

Vers quelle île, heureuse ou frivole,
Où d'aimer l'on garde l'espoir,

Dépayserons-nous, ce soir,
Notre âme douloureuse et folle ?

Comme tel galant pèlerin,
Nous emprunterons la galère
De l'Embarquement pour Cythère,
Afin d'en trouver le chemin.

Nous irons aborder où l'île
Échange, lente à s'abaisser,
Avec elle-même un baiser,
Avant de choir dans l'eau tranquille.

Et, pour enchanter le départ,
Nous verrons, dans ce beau nuage,
Tant que durera le voyage,
Tournoyer un ciel de Besnard.

Si tu veux y rêver à l'aise,
Faisons halte, et prenons ce banc
Qui se renverse, en attendant
Que le vent contraire s'apaise.

Entends-tu, par tout le jardin,
Affluant aux bouches des masques,
Débordant le contour des vasques,
L'eau qui tombe dans le bassin

Et fait à notre somnolence
Un accompagnement mineur
D'où parfois se détache un pleur
Qui frissonne dans le silence ?

Et vois sur la pelouse encor
Où glisse une oblique lumière,
S'élancer, svelte et solitaire,
De son piédestal en vieil or,

Une colonne qui s'oppose
À ce crépuscule argenté,
Et, dans son ingénuité,
Se complaît à se trouver rose.

Ce décor ne suffit-il pas
À ravir notre fantaisie
Aux pays où la poésie
Est de marcher la tête en bas ?

Vers quelque chimérique plage
Qui ne saura nous contenter,
Vaut-il la peine de tenter
Un inutile appareillage ?

Àquoi bon partir en bâteau,
Pour chercher d'autres solitudes ?
Ce parc aux nobles attitudes
Où traîne un soupir de Watteau,

Où le trouverons-nous, ma chère,
Plus propice à notre désir
De mener partout, à loisir,
Une vie errante et légère ?

Regarde pendre à nos côtés,
Avec sa grâce surannée,

La pourpre opulente et fanée
De ces arbres déjà teintés

Par l'automne et dont les feuillages
Attendent amoureusement
La lune qui sur eux répand
Une nacre de coquillages.

Est-il un lieu plus à souhait,
Où plus de charme il se devine,
Pour mener à bien, en sourdine,
Un colloque tendre et muet,

Et, pour ces vaines mascarades
Où le cœur à la lèvre ment,
Qui se prête plus mollement
À d'ironiques sérénades ?

Donc, c'est dit. Pour ce soir, du moins,
Et sur la foi d'aucune étoile,
Nous ne mettrons pas à la voile,
Car nous n'aurons plus d'autres soins

Que de nous figurer sans peine
Qu'aussitôt après le départ,
Nous avons atteint par hasard
L'île fabuleuse et lointaine.

Au port si nous avons touché,
Maintenant que s'ouvre la fête,
Pourquoi détournes-tu la tête,
Et t'éloignes-tu, l'air fâché ?

Sans m'attendre, déjà partie ?
Comme d'un rêve on se reprend !
Tu vas, d'un pas indifférent,
Tour à tour vive et ralentie.

Tu n'es plus là, tu m'as quitté,
De quelque nom que je t'appelle.
Mais tu n'y fus jamais, ma belle,
Je m'en étais toujours douté.

Eh bien ! sans barque ni musique,
Sous cet ombrage de tilleul,
Je vais conduire pour moi seul
Un carnaval mélancolique,

Ingrate qui n'as pas compris
Que rester, partir, il n'importe,
Pour peu qu'on entr'ouvre la porte
Qui donne aux songes tout leur prix !

Et me jouerai pour nos deux âmes
Que sépare un sort étranger,
Un air qui sache prolonger
L'heure vide où nous nous aimâmes,

Et se mesure au clair discours
Qui, par le goulot des fontaines,
Tombe en cadences incertaines
Comme nos fluides amours.

L'haleine intermittente et chaude
Qu'exhalent d'invisibles fleurs

S’insinue en douces erreurs
Au ciel de perle et d’émeraude.

Un clair de lune verlainien
Défaille à la cime des arbres,
Et l’eau poursuit au long des marbres
Un mode qui ne rime à rien

Sinon à la mélancolie
Dont tout mon cœur est ivre et fou,
Jusqu’à s’enfuir, sans savoir où,
Plus loin que par-delà la vie.

Le Cloître aux colonnes de rose

Sous l’heureuse lumière où l’air tremble aujourd’hui
Comme une mer fluide où nagent les collines
Dont les cimes, au ciel qui les attire à lui
Se soumettent avec des flexions divines,

Au fond du val qui dit à toute alarme adieu,
Dans ta sérénité première tu reposes,
Et d’un riant essor tu t’élèves à Dieu,
Sur tes colonnes qui semblent faites de roses.

Vers toute la candeur profonde de l’été,
Le jour à tes arceaux s’ouvre de porte en porte,
Et ne fait avec toi qu’une seule clarté,
Si léger que la terre à peine te supporte !

Et l'on dirait que, sous son poids fragile et pur
Affaissée et rompue et relevée ensuite,
Infaillible à décrire en courbes sur l'azur
Une tresse de fleurs prolongeant sa poursuite,

Quelque longue guirlande au feston retourné
Sur sa mélodieuse allure te déroule,
Et rassemble selon son ordre fortuné
Le nombre sans défaut d'où ta grâce découle.

L'heure brûle, tranquille et vermeille, et midi,
Sur la tuile où ne vient l'ombre d'aucune feuille
Jouer avec le vent qui retombe, engourdi,
Dans la bonne chaleur de juillet se recueille.

Je vais, et je te sens m'insinuer au cœur
Ta cadence immortelle et ta noble indolence,
Et, comme un air chanté sur le mode majeur,
Je t'écoute frapper dans mon âme en silence

Un accord sans limite et quatre fois borné
À la mesure exacte et pourtant infinie
Qui te tient sans effort à toi-même enchaîné
Et te fixe à jamais dans ta libre harmonie.

Et par cent ailes d'or j'entendis résonner,
Annonciation tendre et mélancolique !
Tes cloches qui soudain sur moi firent planer
Le battement épars de leur vol angélique.

Contre le ciel limpide où vous veniez heurter,
Vous passiez, vous chantiez, cloches dominicales

Qui rendiez argentin à vous répercuter,
L'air où se propageaient vos ondes musicales.

Et le cloître tintant de leur vol éperdu
Paraissait par degrés s'enlever de la terre,
À cet alleluia sonore suspendu,
Comme un oiseau divin monte dans la lumière.

Et, demeurant quand même à son rythme attaché,
Il dénouait avec une heureuse folie,
Sa colonnade rose où se tenait penché
Un soir tout à la fois de France et d'Italie.

Àforce de fleurir accablés de douceurs,
Un rang de lis tendant à l'azur qui les baigne
Leurs calices tachés d'ineffables rousseurs,
Sous leur blancheur gardait le jardin clos où règne

Une vigne enroulée en flexibles berceaux,
Et, charme des pigeons familiers sur les tombes !
Des enfants au soleil, à travers les arceaux,
S'ébattaient comme un peuple innocent de colombes.

Ah ! lassé de la vie et des hommes, auprès
De ton église qui m'accueille, un clair dimanche,
Puisse, cloître amical, entre tes chers cyprès
Où plie une moisson de fleurs dorée et blanche,

Mon cœur, impatient de fuir un siècle dur,
Trouver enfin la mort harmonieuse et belle,
Par un après-midi de vêpres et d'azur,
Et s'embaumer vivant dans ta paix éternelle !

La Mort du lièvre

Nous cherchions le sentier qui tourne au bas des vignes.
Que cette matinée était belle ! Un automne
Ineffable enchantait de nuances divines
La terre heureuse et les côteaux dorés et roses.
Les peupliers n'étaient que lumière, et les pampres
Que pourpres, et l'azur écartait les nuées.
Et, tout en gravissant le chemin qui serpente,
Nous regardions ton cher village et ses fumées
Monter contre le jour, transparentes et bleues,
Et sur les toits suspendre une brume qui tremble.
Et l'air étant suave, et tiède, et clair, et l'heure
Exquise à nous laisser dénombrer ses promesses,
Il semblait que jamais nos cœurs ne ressentirent
Bonheur plus calme ni plus d'amour pour la vie,
Et nos âmes étaient légères à nos lèvres.

Lorsque, dans un fracas de poudre et de clameurs,
Le grand lièvre sauta devant nous sur la route.
Il détalait par bonds élastiques et doux,
Et collait à son dos ses oreilles peureuses.
Mais un poids de douleur alourdissait sa course,
Et nous vîmes alors que ses pattes saignaient
Et que ses pauvres flancs pendaient, béants et rouges.
Dans la vigne, les chiens, furieux et perplexes,
Flairaient, ayant perdu la trace de sa fuite,
Et leurs abois rendaient le silence strident.
Et la chasse en rumeur s'acharnait à poursuivre
Cette chose essoufflée, effarée et tremblante,
Qui trébuchait, perdant son sang comme une source,

Et maintenant, blottie à l'abri d'une souche,
Quand même s'entêtait à respirer encore,
Et se croyait sans doute à tous les yeux cachée,
Puisqu'elle était aussi couleur de branches mortes.

Mais comme d'autres soins occupaient nos pensées,
Et qu'au loin s'annonçait changeante la saison,
Nous passâmes en nous taisant, car nous savions
Quelle est la loi du monde, et que, devant le meurtre
Et la souffrance, il est indifférent qu'on pleure.
Mais nous trouvions un goût plus amer à la vie,
Et ni le grave accueil de ta vieille maison
Et les jeunes enfants qui l'emplissent de rires,
Et l'église, tout près, moussue et fraîche, et l'ombre
Studieuse que font les arbres sur la cour,
Ni la campagne lente où s'écoulent tes jours
Et qui tresse à ton front de tranquilles années,

Les cyprès qu'a plantés le père de ton père,
La cabane, à mi-côte, où nous faisions brûler
Un feu de romarin, de buis et de genièvre,
Ni tes poèmes ni tes naissants amandiers,
Ne pouvaient me distraire et forcer d'oublier
Qu'agonisait, dans un creux de terre et de feuilles,
La bête de fourrure et de rouille aux yeux d'ambre,
Et j'entendais, dans sa poitrine haletante,
Son cœur timide et fou se briser de terreur,
Et la meute, l'ayant découverte et cernée
Entamait autour d'elle un grand bruit de curée.

Il s'accordait si bien à l'automne ! et ses hautes
Oreilles discernaient le vent au moindre souffle.

Sa petite âme était gourmande, molle et douce,
Il était habillé de tendre velours fauve.
Il ressemblait à la colline où tu naquis
Et qui nous préparait sa plus pure journée,
Et puis, il contenait le mystère de vivre…
C'est pourquoi je voudrais qu'on ne l'eût pas tué.

La Villa qui s'ouvre au passant

… Je répondais : ces vers sont beaux, et je les aime
D'être si transparents et nus qu'on les dirait
Invisibles et qu'ils semblent ne point couler,
Tant leur pente est légère et douce, et la pensée
Comme une herbe de source au fond y plie à peine,
À travers l'eau tremblante et pure des poèmes…

C'était par un après-midi glacé d'octobre.
Il ventait du nord-ouest, et si fort, que l'automne
Partait à la dérive en rouille et en fumée.
Des peupliers, des saules glauques et des trembles
Il pleuvait à nos pas un chemin argenté,
Et nous foulions l'odeur des feuilles qui fermentent.

Pas à pas nous suivions la rive où la Garonne
Roule comme un torrent d'espace et de fraîcheur.
Parfois un souffle brusque emportait nos paroles,
Alors nous regardions en silence le fleuve
Entraîner l'horizon sous ses profondes nappes.
Serré dans la frileuse attente de l'hiver,
Sur l'autre bord, un bois profond et solitaire

Disposait à la grève une couronne d'arbres,
Et l'on sentait, après ces arbres et ces eaux,
Et derrière la pente encore des côteaux,
La vastitude immense et calme de la plaine,
Et, malgré la bourrasque affreuse et continue,
S'étendre à l'infini vos champs qui sommeillaient.

Nous revînmes par un humide crépuscule.
Les sentiers effacés s'en allaient dans la brume,
La nuit tombait, et, sous quelque roue attardée,
On entendait là-bas les ornières crier.
Le taillis pluvieux nous frappait au passage,
Le ciel était si bas qu'il touchait presque aux branches,
L'heure était décroissante et confuse, et nos âmes
L'une vers l'autre s'inclinaient en hésitant.

Sous vos livres, le soir, accoudés, dans la salle
D'un grand feu de sarments flambante et réjouie
Par l'arome évoqué d'une liqueur des îles,
Comme on était à la fois près et loin de tout !
Ô demeure perdue au milieu des labours,

Ôsolitude où l'on est deux à se connaître !
Nous regardions les dieux d'Italie et d'Athènes,
Et, pour nous délasser de leurs nobles images,
Vous me chantiez encor, toujours, du Francis Jammes.
Et j'aimais, au jour tiède et voilé de la lampe,
La douceur d'écouter fleurir les strophes lentes,
La vie et le frisson des vieilles choses mortes,
Et la mollesse ardente où s'étouffent les roses,
Tout ce qui vient de l'autre côté de la mer,
La montagne, de neige et d'azur sur la cime,

Et la prairie où s'entr'ouvrent de bleus calices,
Ce parfum de foin mûr dont s'embaume la terre,
Tout ce qui passe et qui tremble dans la lumière,
Et de savoir aussi qu'aux fenêtres fermées,
Aveugle, insaisissable et noir, le vent passait,
Et s'égouttait la nuit grelottante et mouillée…

Pianos d'été

Par ces étouffantes soirées
Où le jour ne veut pas mourir,
C'est alors qu'on vient vous ouvrir
Et qu'on vous entend, par bouffées,
Vous plaindre, et que vous préludez,
Cornemuses, ô pianos d'été,
À ces lourdes mélancolies
Qui tiennent nos cœurs oppressés
Sous vos plaintes mal étouffées,
Pianos d'été, pianos d'été.

Ah ! que la musicienne reste dans l'ombre !
Nous ne verrons point son visage
Ni ses mains, qu'elles soient lentes ou promptes.
Nous croirons qu'elle joue à même notre âme,
Et que, du cher clavier qui seul chante ou gémit,
Il s'élève une sourde mer de mélodie

Qui nous berce sur ses vagues languissantes
Et fait naître on ne sait quel fantôme d'absente
Vers qui nos bras se tendent et qui toujours s'efface.

Tout en lames de jour et molles cimes d'arbre,
Le paysage glisse aux fentes entrecloses
Des persiennes vertes et des stores.
C'est l'heure où les belles-de-nuit s'entr'ouvrent
Avec un parfum si fort et si subtil
Qu'on dirait une odeur de musique,
Et qu'elles font avec leurs tendres petits calices
De longs arpèges étouffés et doux.
Ah ! ne pleuvra-t-il pas ? Comme cette soirée
Est orageuse, et lourde, et monotone !
Je voudrais respirer la terre mouillée,
Mais ce n'est que le jardin qu'on arrose.
Et le piano s'enroule à mon cœur qu'il étreint,
Comme les liserons et les coloquintes
Grimpent aux hampes des passeroses
Dont ils étouffent les fleurs sous leurs vrilles.

Ce soir, je m'en irai par la ville.
Je choisirai de lointaines petites rues
Qui s'endorment sur leurs pavés étroits et durs
Où poussent des jardins de graminées,
Et qui renvoient au somnolent azur
Toute la chaleur dont elles sont accablées.
Elles montent, tellement silencieuses et calmes

Qu'on les croirait inhabitées,
Si, malgré les fenêtres fermées,
On ne les entendait tout à coup filtrer,
Suffocants et tristes, les pianos d'été,
Qui s'éparpillent en folles gammes
De ritournelles et de danses,

Si folles vraiment et si poignantes,
Qu'on dirait que vous êtes gonflés
D'un secret désir de pleurer,
Pianos d'été, pianos d'été…

Alors je pense à vous, pianos des plages,
Qui, du matin au soir, sans relâche,
Saccagés par des mains bruyantes d'enfants,
Étincelez, la nuit, aux lumières,
Et faites à travers les valses traînantes,
Scintiller vos facettes et vos paillettes.
De la mer solitaire où l'on se réfugie,
Quand même on les entend qui se crispent,
Et qui voudraient ne s'accorder qu'à la beauté
Des jeunes femmes et des étoiles,
Et se reposer un soir seulement, un soir,
Ou même se taire pour toujours, se taire,
Pour expier les mains qui les ont profanés,
Eux qui contiennent tant de merveilleuses musiques,
Et qui peut-être sentirent passer
Quelque jour dans leur âme le souffle du génie.
Pourquoi ne comprend-on pas qu'ils ne sont avides
Que de vieillir en paix, tout doucement,
En redressant leurs pauvres cordes faussées,

Et d'amasser autour de leurs notes dormantes,
En revanche de tant de tortures passées,
L'éternité d'un grand silence harmonieux.
Et c'est aussi pourquoi je pleure,
Quand je songe à ce que vous devenez,
Pianos de luxe, pianos d'été,

Et dans quelle ombre recluse et malsaine
Vous finissez vos années
Et vos suprêmes rengaines,
Jusqu'à ce que vous vous en alliez
Où s'en vont les cœurs fatigués,
Où s'en vont les vieilles poupées,
Pianos d'été, pianos d'été…

Le Paysage à la source

Élégie

Ainsi donc, tu me revois, paysage,
Absente depuis tant d'années,
Et dans tes détours cherchant la trace
De l'enfant au loin parti, du bien-aimé
Qui charmait ma seconde jeunesse.
Je vais, et j'écarte tes herbes
Que son pas foulait indolemment,
Et je ne retrouve que la vaine image

De son sourire cruel et tendre.
Paysage, paysage, que tu me perces l'âme !
Il était là, me dis-je, il appuyait
Sa lassitude heureuse à ce tronc flexible,
Moins flexible que lui pourtant ; il repliait
Son bras au-dessus de sa tête chérie.
Sa hanche retombait, inclinée, et l'autre,
Droite, supportait tout son poids léger,
Et moi, je mourais de le regarder

Gagner de la main une branche haute,
Et puis à ton aspect rêver,
Tant sa ceinture docile à la grâce
Semblait amoureusement brisée.

Aujourd'hui tu vois couler mes larmes,
Et je meurs encore, et c'est d'ennui.
Entendras-tu les plaintes d'une amante
Et ce mortel déplaisir
Qui me ramène à toi, paysage, et qui chante,
Pour se dépasser en douceur ?
Surtout ne va pas me répondre :
Mes tourterelles, tes brûlantes sœurs,
Et les rossignols qui pleurent à mon ombre,
De tes accents se pourraient offenser !
À qui me plaindrai-je hélas ! si je t'importune ?
Et voici la fontaine où nous bûmes
Et que sa fantaisie un instant a troublée.
Il se penchait, il y puisait avec ses mains lentes,
Et ses lèvres et ses douces joues,
Son menton allongé comme une blanche amande,

Et son cou dont les fruits auraient été jaloux,
Étaient tout mouillés de la source.
Ah ! que je l'aimais ! Et lui, m'aimait-il ?
Non, il ne m'a pas quittée, il est simplement parti,
Sans regarder en arrière,
Sans souci de ma tendresse,
Indifférent et riant.
Il ne se plaisait qu'à toi, paysage,
Et quand il te laissait venir à lui,

C’est vers tes horizons que son cœur voulait fuir,
Et ce n’est pas vers moi qu’il tournait son visage.
Et quand il s’agenouillait devant ta source,
Ce n’était pas mes yeux fidèles qu’il cherchait,
Ni mes mains jointes, mais le reflet
Que l’eau faisait courir sur sa bouche.
Reviendra-t-il, reviendra-t-il, ah ! dites !
Tant que mes paumes dans leur creux se souviendront
De son flanc jeune et rapide,
Croyez-vous que je saurai vivre,
Cimes, paysage, et vous, ondes
Qu’argente le soir naissant,
Et qui me tenez gémissante
À vous redemander l’absent.
Rendez-moi son ombre, sa petite ombre,
Et recueillez ensuite mon souffle, mon dernier souffle.
Encore s’il savait que je souffre,
Et qu’à travers l’espace mes mains vers lui se tendent,
Et que je l’attends sans espérance !
Mais que lui importe que je meure ?
Et la nuit vient, et sur moi je pleure…

L’Églogue nue

Écoute la fraîcheur bruissante de l’ombre.

Le songe délié des rameaux sur le ciel
Où tressaille un subtil silence froissé d’ailes
Peureuses, le murmure opaque de cette onde

Où se renverse un bois impénétrable et noir
Qui se poursuit comme un obscur frisson de moire
Sur des herbes où plane une halte de source,
Et parfois un émoi furtif de brises sourdes,
Annoncent que l'aurore hésite et balbutie,
Et soufflent à travers les feuilles qui frémissent
Et parlent de tous leurs milliers de pointes frêles,
L'attente d'un matin aux tendresses de perle.
La nuit est d'argent pâle et l'orient vacille
D'un timide vertige où fondent les étoiles,

Transparentes et goutte à goutte, sur les cimes
Que l'on sent s'éveiller entre elles, et de voir
Dans l'eau soudain de rose et d'azur partagée,
Ta face délicate et fuyante échanger
Un sourire avec son image dispersée,
Je connais, au reflet fidèle de ta bouche,
Que l'heure est plus limpide et qu'enfin c'est le jour
Qui monte, couronné de feux et de rosée.
Reste immobile, tends tes mains jointes à l'aube,
Tiens-toi près de la rive agenouillée et rêve.
Laisse le vent léger couler jusqu'à tes lèvres
Une haleine de fleurs errant de baume en baume,
Et, d'entre les rumeurs vivantes qui s'élèvent,
Entends chanter en toi, comme un chœur de prières
Par la terre, le ciel et l'eau répercutées,
Le silence vermeil et vaste de l'été.

Viens maintenant, déjà l'heure est haute et dans l'air
Tranquille, la chaleur étend ses lourdes nappes.
Il est temps de gagner cette étroite retraite

Où le fleuve engourdi se détourne et s'étale
Vers un bord de roseaux et d'arbres inclinés,
Et là, d'ombre liquide et glauque environnée,
Défais avec lenteur tes robes indolentes,
Suspends-toi sur la mare, et, toute dévêtue,
Pensive et d'une main te retenant aux branches,
Entre dans l'eau qui couvre à peine tes pieds nus.

Tantôt prêtant l'oreille, interdite et ravie,
Debout dans le reflet de tes jambes divines,
Et, un doigt sur ta bouche entr'ouverte, épiant
Un écho de silence et d'onde au fond de l'antre
Où tel humide oracle à tout instant s'émeut,
Et, dans la roche creuse épars, s'égoutte et pleure,
Tantôt lasse et les bras tombant au long des hanches
Avec une candide et calme insouciance,
Tu cherches si quelque arbre à ton toucher résonne
Ou, sous l'écorce vive enchantée et perdue,
Quelle divinité murmurante et touffue
Va tout à coup jaillir de sa lente prison
Et venir au-devant de ton baiser complice ?
Qu'espères-tu de l'heure et de son frais mystère,
Pour t'offrir, ainsi droite et haute comme un lis,
À l'invisible attrait d'une étreinte secrète ?
Attends-tu qu'un satyre, impur et plein de ruse,
S'insinuant d'un pas tortueux et fourchu,
Soudain fonde et t'emporte entre ses bras pendante,
Et regagne d'un bond sa caverne de pampres ?
Il n'est ici, cachés au plus épais des bois,
Que toi-même, ingénue et complaisante proie
D'un désir qui s'ignore et n'ose se poser,

Seule déesse de ces lieux, nymphe ou naïade,
Et moi qui, d'un écart propice de feuillage,
Te guette et te regarde entrer, blanche et rosée,
Jusqu'au col dans la source abrupte, et divertir,
Si nul arbre à ton gré ne parle ni soupire
Et n'envoie à ta bouche une amoureuse haleine,
Le songe de ta chair au mirage des eaux.

Va plutôt, secouant à tes pieds la fontaine,
Et foulant d'une trace oblique ces roseaux
Dont la tige fléchit, va, hasarde ta vue
À travers leur muraille harmonieuse, laisse
Tes yeux errer, et, par ces chantantes fissures
Qui font l'air gémissant et sonore la haie,
Éblouis-toi du fleuve embrasé qui miroite,
Écoute autour de toi s'assoupir et bruire
La solitude ardente et fauve de midi.
Un cri s'élève, vibre en suspens, puis s'éloigne.
Là-bas, un enfant nu tient croisés sous ses doigts
De durs pipeaux gonflés de miel et d'ironies
Où veillent des rumeurs chevrotantes d'églogue,
Et module un soupir monotone de flûte.
Des sureaux accablés d'abeilles et d'aromes
Inclinent leur sommeil noir et doré qui brûle,
De chaleur, de mollesse et d'azur consumé.
Et, sur la berge, deux jeunes garçons qui luttent,
Splendides et de leur simple courage armés,
S'enlacent dévêtus au grand jour, et, leur chute
Rejaillissant dans l'eau de toutes parts lancée,
Se combattent avec des rires dans l'écume.

Retourne sur tes pas, crois-moi, crains d'avancer
Plus loin, tu meurtrirais tes membres à l'épine
Des ronces et tes pieds délicats aux cailloux
Dont la grève enflammée et dure se hérisse.
Tout près d'ici, je sais une grotte de mousse
Où tu peux, à l'abri du soleil qui te hâle,
Dormir, nouant tes mains sous ta tête, et, sans hâte,

Dans l'herbe non froissée et profonde étendue,
Attendre qu'un plus mol après-midi se lève.
Je serai le veilleur de ta sieste nue,
Et, ramenant vers tes yeux clos l'ombre et le lierre
Qu'une insensible brise écarte par moments,
J'agiterai sur ta divine somnolence
L'odeur fauve et la pourpre éparse de ces roses,
Pour que, même en dormant, tu sentes mon désir
T'effeuiller et ta chair complaisante m'ouvrir
La couche abandonnée et tiède où tu reposes.

Évaporée à la lumière, la flûte aigre
Et douce s'enfle avec un soupir et se tait.
Par les branches il traîne un roucoulement rauque
De colombe cruelle et tendre, et tu souris
En rêve de me voir me dresser et d'ouïr
Enfin dans les roseaux tinter l'heure du faune.

Mais l'herbe cède moins aisément sous ton poids.
Veux-tu que nous allions nous baigner dans le fleuve,
Et poursuivre sur l'onde ineffablement bleue
Nos ombres s'allongeant à l'approche du soir ?
Nous descendrons au fil du courant, sous les rives
Penchantes, et, les yeux au plan de l'eau déclive,

Nous la verrons sur nous étinceler et pendre,
Et renverser un ciel mêlé de rose et d'ambre.
La chaleur tombe comme une ivresse apaisée,
Et fondant au déclin du jour, par tout l'espace,

Insinue un subtil et languide baiser.
L'air qui frémit, sonore et fragile, et plus vaste,
Se brise au moindre choc, et jusqu'à nous renvoie
D'incertaines clameurs et de lointains abois.
De grands corps où s'enchaîne une houle de muscles,
Beaux et d'une jeunesse héroïque vêtus,
Surgissent, prennent leur élan, sautent et plongent,
Et reparaissent en soufflant, par-dessus l'onde,
Comme les dieux marins, de l'eau par les narines.
Nu sous un vert chapeau d'algues fluviatiles,
Et contournant ses mains en figure de conque,
Un pêcheur hèle vers le couchant, et tandis
Que je nage, emporté par ma joie et ma force,
Laissant derrière moi s'enfuir le paysage,
Tu piétines la vague et gravis le rivage,
Et marches au-devant du crépuscule d'or.

Est-ce bien toi qu'enfin je revois et qui songes,
Au bord de cet étang crépusculaire assise,
Et regardant descendre un cirque de prairie
Vers ta halte inclinée et ces côteaux aux longues
Lignes calmes qui font le ciel horizontal ?
Est-ce bien toi que je retrouve, heureuse et lasse,
Soutenant dans ta main ton genou replié,
Et l'oreille tendue à ces hauts peupliers
Qui de tout leur feuillage innombrable bruissent ?

Sur ta tête le ciel est rose comme un fruit
En son milieu tranché, qui s'égoutte et qui saigne,
Et, tranquille pourtant, tu sembles inquiète,
D'une vieille musique écrite sur le sable

Ou d'un visage peint sur la face de l'eau
Et qu'à tous les hasards ride après ride efface
Le moindre vent qui fait ondoyer les roseaux.
Entends-tu s'éveiller quelque sourde pensée
Ensemble au plus profond des bois et de toi-même,
Ou quelque voix obscure au loin prophétiser,
Empreinte d'une immense et divine tristesse,
Et suspendre attentive à ses accents ton âme ?
Quel espoir, s'amassant sous l'ombre de ton front,
Par ta chair alanguie et rêveuse s'exhale ?
Sur toi sens-tu la source encore qui frissonne,
Ou bien jouirais-tu simplement de la joie
D'être nue et de vivre en présence du soir ?

Toujours, sans te lasser, devant toi tu regardes,
Les yeux là-bas perdus et la bouche étonnée,
Anxieuse, indécise et cependant si calme !
Je n'aperçois d'ici que ton profil tourné
Vers les collines où décroît le crépuscule,
Et, bientôt confondue au milieu de la brume
Qui, subtile et naissante aux pointes des rameaux,
Leur laisse pressentir un blanc lever de lune,
Je ne saurai jamais si tu fus ingénue
Au point de projeter ton seul reflet dans l'eau,
Ou quel esprit veillait dans ta forme charmante,
Et, te tenait pensive et presque douloureuse,

Sur le bord de l'étang crépusculaire, à l'heure
Où le soir se mourait harmonieusement.

Insoucieux de l'ombre, accroupi sur la flaque
Où le ciel qui verdit va, s'approfondissant,
L'enfant qui joue encore à la nuit commençante,
Souffle à travers ses doigts un air de pastorale,
Et la flûte où grelotte une tendre agonie,
Nous invite à finir ici la bucolique.

Le Toit

Ôtoit de mon enfance heureuse et ivre, toit
De l'étable, cher toit aux herbes familières,
Qui sait si les oiseaux encore viennent boire
L'eau que la douce pluie à tes mousses versait,
Et si d'autres enfants, sur tes tuiles en pente,
Grimpent à deux genoux vers ta crête qui tremble,
Pour te voir à leurs pieds fleurir et décliner !

L'automne, un beau figuier l'ombrageait d'un côté,
Qui trempait au puits noir et croulant ses racines.
Le puits laissait autour de sa bouche courir
Une barbe de ronce et de pariétaire,
Et quand tu voyageais, hésitant à la fois
Si tu marchais dans l'arbre en fruits ou sur le toit,

Les figues te venaient toutes seules aux lèvres.
Il était clair, léger, sauvage et frissonnant
Comme une âme qui s'ouvre et frémit à la vie,

Et les fleurs simples et divines du printemps.
Le vêtissaient de leur humilité splendide.
Les marguerites, les coucous d'or, les petites
Violettes aussi l'habitaient, et le lierre
Tenace ; il y avait encor la campanule
Blanche et rosée, et des touffes de saponaire,
Et, jaune comme le soleil, la renoncule
Qui porte haut sa tête orgueilleuse et son cœur.
Les pieds furtifs du vent échangeaient mille jeux
Au sommet tendre et retombant des graminées,
Les violiers filaient leur pourpre safranée
Et s'embaumaient en paix dans leur propre senteur.
Ah ! si tu l'avais vu, l'été, le soir, à l'heure
Où la lumière calme au couchant allongée
S'étendait sur le toit complaisant et penché,
Il éblouissait plus, dans sa décrépitude,
Que le roi Salomon de sa gloire escorté,
Ce jardin entre ciel et terre suspendu,
Qui faisait, sur sa pente en fleur, rose et dorée,
Onduler un manteau d'herbes et de parfums.
L'après-midi, des chats y rôdaient un à un,
Se coulant au rebord du mur qui se descelle,
Muscle après muscle, avec une lente souplesse,
Ou bien, renflant le dos et buvant la chaleur,
Et, si quelque gravier parfois tressaille et roule,
Entre-bâillant la fente étroite de leurs yeux,
Épiaient le silence ou telle aile qui bouge.
Et le toit où hantaient les bêtes de velours
Était profond comme une jungle apprivoisée

Où se serait sous les feuilles insinué
En silence un troupeau de petites panthères.
Mais qu'il était riant et doux, par une averse
De printemps, quand l'ondée, aux rigoles des tuiles,
Tintait, et, tout luisant de soleil et de pluie,
Qu'il se gonflait comme une éponge humide et verte.
C'est à travers ta chair vraiment que tu sentais
Les délices de l'eau pénétrer et bruire,
Et c'est dans tout ton cœur que le cher toit chantait.
Et, quand la nue au ciel ouvrait une embellie,
Sur ses mousses alors comme il étincelait
De cent éclairs de fleurs, de rayons, et d'abeilles !

Ôtoit de mon enfance heureuse, ô mon beau toit,
Mystérieux, mouvant, serré comme les bois,
Où le vent du matin soufflait dans l'air humide
Des odeurs de fenouil, de violette et d'ache,
Ô toit de mon enfance écoulée, ô terrasse
Qui penche, invitant l'âme aux molles rêveries,
Qu'ont-ils fait de ta robe adorable de feuilles,
Et ta couronne vive, au millier de couleurs,
De folle avoine et de suave giroflée,
Ils te l'ont sans douceur et sans art arrachée,
Et ton figuier que ta rosée absente irrite,
N'ombrage plus qu'un champ désert de tuiles nues !

Fontaine de beauté qui jamais ne taris,
Mes larmes d'autrefois, qu'êtes-vous devenues,

Et, comme une eau qu'épanche une source secrète,
Ne saurez-vous donc plus la faire refleurir,
Mes larmes, la jalouse et divine merveille

Dont j'ai gardé le rêve et le pur souvenir ?
Et qu'importe après tout qu'un jour tu reverdisses,
Puisque mes yeux mortels ne peuvent plus te voir,
Et c'est en mon cœur seul que vivent tes délices,
Ô toit de mes beaux jours passés, ô mon beau toit !

L'Écorché

Marsyas, enchaîné dans des tresses d'écorce,
À la fourche de l'arbre expiatoire pend.
Ramassé sur lui-même et taciturne, il sent
Hors de son corps s'enfuir ses veines et sa force.
De grands lambeaux de peau décollée et saignante
Sur ses membres affreux retombent et dégouttent,
Et, de toute son âme expirante, il écoute
Gronder vers lui, comme un orage, le silence
Exécrable du ciel, de la terre et des vents.
Dans son esprit subtil et formidable il roule
Des choses à penser si sombres ou si douces
Que parfois il grelotte et froisse au tronc rugueux
Ses pieds béants crispés sur leur horrible plaie.
Ce sont les jours lointains où le monde était jeune
Et dans sa flûte ouverte à tous les bruits chantait,
Et lui qui méditait au seuil de sa caverne,
Et soudain dans un seul accord faisait tenir
L'aube et le crépuscule et toute l'harmonie

Que rendent dans les airs la mer et la forêt,
Puis l'immense rumeur autour de la rencontre,

Le défi, le concert avec le dieu, la honte
Et la défaite, et, comme un infâme trophée,
Au-dessus de sa tête, en débris et clouée,
La syrinx dérisoire aux roseaux qui se plaignent
Et dispersent encore un murmure étouffé,
Tout le poids de son corps à ses paumes trouées,
Et sa chair qu'on divise en cuisantes lanières,
Et, plus rare que son supplice, le tourment
De voir ses frères l'abandonner, maintenant
Que ses lèvres vont respirer leur dernier souffle.
Mais son cœur est plus haut que la mort, et, s'il souffre,
Les yeux fermés, la bouche obstinée et muette,
Il se dresse insensible et sourd à son malheur,
Et ce n'est que son sang que son visage pleure,
Et, bien qu'il sache qu'il va mourir, il se tait.

Seule et fidèle, au pied de l'arbre, et résignée,
La compagne des jours passés est demeurée.
Sur ses genoux assis et tranquille elle berce
Un tendre enfant à sa mamelle suspendu,
Et sans voir, sous la nuit prophétique des branches,
La face épouvantable et sombre qui se penche,
Ni, jusqu'à la ceinture au saule retenue,
Et l'horreur soulevant ses cheveux, la dryade
Qui dans tous les sens plie et tente de s'enfuir,
Elle épanche comme un intarissable fruit,
Son sein profond qui puise à la source des races,
Et ses mains embrassant cette innocente chair,

Et son regard couvant ces lèvres qu'elle allaite,
Et son front attentif semblent se refermer,

Pour plus la faire sienne et la mieux enfoncer
Dans sa poitrine où parle un cœur grave et sublime,
Sur toute la douleur qui bat et qui palpite
À la fois dans son âme et sur l'arbre sacré
Qui doute si c'est lui qu'on déchire et qui saigne
Ou le vivant fardeau dont il est accablé,
Et qui sent devenir ses rameaux et sa sève
Et le triste soupir qui le tient agité,
La respiration farouche et haletante,
Les membres et le sang même de Marsyas.

Tout à coup, du milieu d'un écrasant silence,
Une voix s'éleva, qui criait :

— Marsyas !

Seul le pin magnanime où l'Écorché, les bras
En croix, laissait sur lui la noire mort s'étendre,
Continua de se lamenter.

Par trois fois,
Douloureuse, ironique et cruelle, la voix,
Poussant dans l'air le même appel, se fit entendre,
Et, rien ne répondant encore, elle reprit,
Stridente comme si la terre l'eût tirée
Du fond même de ses entrailles déchirées :

— Marsyas, Marsyas, ô toi qui vas mourir,
Ta superbe, dis-moi, qu'est-elle devenue,
Qu'as-tu fait, Marsyas, de ta divinité,
Et de ta force et de ta gloire si vantées ?
Aujourd'hui te voilà lié, sanglant et nu,
Toi, Marsyas, habile aux ruses et aux nombres,

Qui simulais, avec l'avoine ou le roseau,
La couleuvre et le cygne expirant et le rauque
Ramier qui se consume et sanglote dans l'ombre,
Et la plante elle-même où ta flûte était prise,
En sa propre forêt mouvante et déliée
Par ton souffle subtil et fort multipliée
Et se raillant au creux évidé de sa tige !
Marsyas, qu'as-tu fait des bois et des fontaines,
Et de Pan vagabond qu'enchaînait à tes lèvres
La mesure inspirée aux sources et aux feuilles
Par la syrinx aiguë où ton chant modulait
L'herbe qui lutte avec le vent et l'eau qui pleure ?
Marsyas, Marsyas, qu'as-tu fait de tes frères ?
N'entends-tu pas, du sein de ses antres secrets,
La terre t'écouter, suspendue et muette,
Et supplier qu'enfin tu lui rendes son âme ?
Allons, toi qu'on disait invincible au combat,
S'il est vrai, par ton art savant et redoutable,
Que tu fis déborder les fleuves autrefois,
Emporte ton gibet sur ton épaule et marche !
On t'attend, Marsyas, descends, ou je vais croire
Que la peur a glacé ton cœur tremblant et lâche,
Et qu'il avait raison, le dieu jeune, le dieu
Triomphant, qui soumit ta flûte injurieuse,
De prétendre que tu ne savais, comme une outre
Pressée exhalerait un son aigre et perçant,

Que gonfler au hasard et dégonfler tes joues,
Et que tu n'étais bon qu'à ramasser à terre
Des pipeaux diffamés et vils et seulement
Propres à déformer la bouche des déesses.

Réponds, ou s'il existe encor quelqu'un de ceux,
Satyre ou chevrier, qui suivaient, curieux
De ta route et ravis sur ta trace fidèle,
Et désormais sans voix et désolés, qu'il vienne
Et te flagelle avec ta peau vive écorchée,
Et, les vengeant sur toi qui les as délaissés,
Qu'il te maudisse !

Alors, comme on soulève un monde,
Entr'ouvrant pesamment ses paupières profondes,
Et redressant sa tête effroyable à demi,
Marsyas peu à peu s'émut et l'on eût dit
Que le vent du destin par ses lèvres hagardes
Soufflait, et que ses yeux aveugles regardaient
On ne sait quoi d'immense au-delà de l'espace :

— Qui parle, et quelle voix offensant les ténèbres
Où la nuit en silence et mon âme s'écoutent,
Me force de si loin à remonter au jour ?
Pourquoi m'arrachez-vous à la mort bienfaisante,
Et n'ai-je pas d'assez d'amour et de souffrances
Acheté le divin sommeil où je descends ?
Qui m'appelle ? est-ce toi, ma sœur et mon épouse,
Dont le calme courage assista ma douleur ?

Pourtant, non plus que moi, tu n'as versé de pleurs,
Lorsque je fus couché, saignant et sans défense,
Sous le roseau tranchant, par Apollon jaloux,
Et d'ici je n'entends s'écouler goutte à goutte
Et tomber que ton lait qui va, par tous ses membres
Se convertir en vie et nourrir cet enfant
Où ma chair à ta chair profonde s'est fondue.

Ou toi qui non content, sur l'écaille sonore,
De m'avoir détrôné, me railles, moi vaincu,
Et brûles d'ajouter à mon supplice encore ?
Que te faut-il de plus, j'accepte mon malheur,
Et si j'ai durement éprouvé ton orgueil,
Lorsque tu me prenais tout le sang de mes veines,
Je sais aussi, quand ta vengeance est satisfaite,
Que ton âme, sans nul souci des tristes plaintes,
Se réjouit au sein de sa divinité,
Indifférente aux maux par ta main dispensés.
Ah ! je te reconnais maintenant, sombre, empreinte
Du fraternel ennui dont je péris moi-même,
Voix lamentable, voix sinistre de la terre,
Qui m'assièges de ton adieu désespéré.
Hélas ! nourrice, tu le vois, ton premier-né,
Ton fils, qui te rendait en musique le nombre
Informe que ta bouche héroïque exhalait,
Marsyas, impuissant, humilié, succombe,
Et se sépare de ta gloire désormais.
Certes je te chéris davantage, ô ma mère,
Pour ta sollicitude et ton suprême appel.
Je ne suis donc plus seul ! et moi qui t'accusais
Et vous cherchais en vain, grottes, et vous, feuillages
Et murmurantes eaux, et vous encor, bouviers,
Qui, du moment que l'arbre allongeait son ombrage,

Croisiez sur vos bâtons vos mains et m'écoutiez
Sur ma flûte qui vous faisait oublier l'heure !
Vous m'aimez, vous m'aimez, je le sais, et je meurs !
Heureuses cependant ma mort et ma mémoire,
Puisque, avant d'expirer, je vois couler vos larmes !

Et toi qui vas peut-être accabler mon courage,
Mère au cœur partagé de détresse et d'espoir,
Ne pleure pas, je suis éternel comme toi.
Ne vois-tu pas mon sang, sur ton sein innombrable,
Ruisseler comme un fleuve et jamais ne tarir,
Et mes membres qui dans ces branches s'entrelacent,
Et dans tes profondeurs, terre, vont se nourrir,
Et ma peau brute, au vent remplie et suspendue,
Et sur le mode pur de la flûte tendue,
Se mouvoir d'elle-même et gémir, si la brise
Tire de la syrinx un accord au hasard ?
Ta substance, en ma chair ils l'ont voulu détruire,
Mais tant qu'il y aura des roseaux et quelque arbre
Qui, dans ton souffle pris, s'élève résonnant,
Et des cœurs où s'agite un musical silence,
Et celui-ci, ma force et mon sang prolongés,
Je saurai vivre.
Et lui, qui m'a précipité
De mon règne puissant et doux dans cet abîme,
Qu'il triomphe vainqueur, Apollon, sur la lyre.
Je n'ai point contre lui de haine, mais qu'il sache
Que nous sommes tous deux égaux devant ta face,
Et que si mon destin voulait que ma vieillesse
Cédât à sa jeunesse heureuse, un jour viendra,
Un jour qui n'est pas loin, mère, où tu le verras
Décliner de son règne et n'être plus qu'un spectre,
Et fuir, pâle et honteux comme une ombre, chassé

Devant le dieu nouveau par ta force enfanté.
Les hommes et les dieux sont vains, toi seule existes.
Moi, je meurs, ou plutôt je renais, et ne quitte

Le jour que pour rentrer en toi qui m'as porté.
Je sens partout m'étreindre une écorce animée
Et je n'endure plus mon corps dépouillé vif.
Un autre sang circule en mes veines plus lentes,
Et si je ne vois plus ton visage, il me semble
Que je t'entends battre à grands coups dans ma poitrine.
Sur ma tête l'ombre et le vent viennent lutter.
Harmonieux et stable, à toi je m'enracine,
Et, sans peur d'épuiser tes mamelles divines,
Je participe enfin de ton éternité.

Marsyas aux enfers

APOLLON

C'est toi, chère ombre ? errante au seuil de la prairie
Souterraine où le pâle asphodèle fleurit
Et jamais ne s'épuise en parfums périssables,
Quel morose aiguillon t'inquiète et te pousse
Et te fait en tous lieux divaguer au hasard,
Sans jouir du repos qu'attache à ces pelouses
La promesse qui luit d'un éternel été ?
Ne tourne pas vers moi ton regard irrité,
Je ne viens aujourd'hui poursuivre ma victoire,
Ni, d'un cœur qui s'obstine, attenter à ta gloire.
Si d'Hermès usurpé j'emprunte le pouvoir,
Le dessein qui m'occupe est d'exercer ton âme

Àla paix bienheureuse et calme qui t'échappe
Et d'un souhait trompé te fait souffrir les maux.

Laisse, laisse, crois-moi, d'illusoires roseaux
Qui par ta bouche enfin ne forcent point la brise,
Et ce vain jeu d'un souffle entre tes doigts captif.
Ici l'air est muet qu'expirent toutes lèvres
Et propre seulement aux échanges subtils
Où se livre le chœur des ombres satisfaites,
Pour peindre leur silence et leur félicité.
Viens, ensemble gagnons ces naissantes collines
D'où découle en suspens une douce clarté.
Tu vois, ma lyre absente et ces mains qui t'invitent,
Attestent la querelle éteinte où nous avons
Naguère mesuré nos armes et nos forces.
Suis-moi, je te dirai mes vœux et de quel front
Il nous faut accepter le destin qui l'emporte,
Et la nécessité nous tient, d'un œil jaloux,
Tous deux assis sur ses implacables genoux.

Tu jouas bien, ta flûte était nombreuse et tendre,
Et le cœur transpercé devenait, à l'entendre,
Plein d'un fervent délire où la terre et le ciel
Entremêlaient sans art leurs flottantes limites.
Mais, t'ayant accablé, ne crois point que l'envie
Ni la haine aient rendu mon triomphe cruel.
Si je t'ai fait mourir, cher Marsyas, écoute,
C'est que tu menaçais, par des charmes trop doux,
D'amollir l'âme impure à ta voix enivrée.
Ils ne sont plus, les jours où Cybèle sacrée
Sur son char agitait l'univers au passage

Et traînait après soi ce chancelant cortège
Où des dieux égarés montraient sur leur visage

La face monstrueuse et fauve des panthères.
Et la race d'argile a senti s'éveiller
Sous ses tempes au feu primordial trempées,
Un sublime désir de plus hautes pensées
Vers de plus durs travaux hâtant ses jeunes forces.

Or, apprends que mon œuvre est d'enseigner aux hommes
À diviser ce que ta bouche a confondu.
Je ne viens pas ravir les cœurs hors des poitrines,
Mais les solliciter à de mâles vertus,
Et, d'un plus ferme accent, ma voix qui leur imprime
Un nombre plus sévère et plus pur désormais,
Les contraint d'enchaîner ce que tu déliais.
Un plan nouveau s'élève, et vois-tu pas le monde
De toute sa puissance aspirer vers mon sceptre ?
Et, reniant des lois où l'injustice abonde,
Impatiente d'ordre et de beauté, la terre
Secoue une pesante et morne volupté,
Et, dans une mesure idéale et divine,
Hors d'elle projetant le temple et la cité,
Veut faire enfin fleurir une grave harmonie
Où ne régnaient d'abord que l'ivresse et le sang.
Toi, tu signifiais le précipice, l'antre,
L'ombre équivoque et je ne sais quelle discorde
Où l'homme dans son sein nourrissait un désordre
Harmonieux, au lieu d'exhorter sa raison.
Et, sous ton chant subtil, transformait la diverse
Année en une seule et brûlante saison.

Quels troubles n'as-tu pas dispensés de tes lèvres,
Quel souffle où l'univers allait s'évanouir !

C’est pourquoi Marsyas mérita de périr.
Il fallait, tu m’entends, il fallait que la flûte
Par moi fût subjuguée et que tu disparusses,
Et que, sur ta ruine illustre, il s’élevât
Une époque sereine et lumineuse où l’âme,
De ton charme pervers et triste délivrée,
En toute intelligence enfin sût inventer
Un art d’où la langueur phrygienne est bannie,
Et sur la lyre austère accordât son génie.
Sois-moi reconnaissant plutôt, d’avoir été
Celui dont la rigueur arrache ta mémoire
À l’oubli menaçant qui t’allait offenser.
Que serais-tu sans moi, que deviendrait ta gloire,
Au cours d’une vieillesse obstinée et caduque
Où ton esprit chagrin traînerait vers sa chute,
Et ne trouverait plus d’échos où résonner ?
Loin de voir sans honneur son trône dispersé,
Quand un règne décline, alors, qu’il remercie
Les dieux voulant que sa disgrâce soit tournée
Au mérite de l’ordre inconnu qui surgit
Et que par son malheur le destin s’accomplisse,
Et je te forcerai de chérir ton supplice,
Car je t’aurai donné la jeunesse éternelle,
Et j’attache ton nom à mon sort immortel.

Je mourrai, disais-tu. Crois-tu donc que j’ignore
Ce terme où le déclin est le prix de l’aurore ?
Va, je saurai tomber. Mais celui qui viendra,

S’il veut vivre et sauver son empire, il faudra
Qu’il dépouille plus tard une obscure naissance,

Et, relevant l'autel par ses mains ébranlé,
Qu'il m'emprunte en secret ma plus intime essence,
Et, sous ses traits, toujours me fasse triompher.

Dis-moi, chère âme, encor quel scrupule te mène ?

MARSYAS

C'est bien, ce que tu fis est juste.

APOLLON

Et toi ?

MARSYAS

Je t'aime.

La Muraille ailée

à Lucien Claustres

Rappelle-toi le mur que nous vîmes ensemble,
Ce matin que le ciel était rose de froid.
Il était vieux, tremblant et nu, privé de toit,
Et, sans soutien, du haut de l'air semblait descendre,
Tant il disparaissait, ô beauté ! tout entier,
Sous un manteau vaste et pressé d'ailes vivantes
Par la frileuse nuit encore repliées,
Et dont le bord parfois doucement palpitait.

C'était une tribu tardive d'hirondelles
Qui, par le gel d'octobre aigre et hâtif surprises,

Sur le mur échauffé d'un lent soleil, tenaient
Un conciliabule immobile et muet,
Et, l'une auprès de l'autre enserrée et transie,
Allaient pour émigrer vers un hiver doré.
Leurs ailes sur leur dos bleuâtre et noir croisées,
Droites, de tout leur poids par centaines pendant,
On eût dit, attentif au lever de l'aurore,
Un innombrable vol d'archanges au repos,
De ceux qui, sur un haut millier d'ailes chantantes,
Une nuit de miracle où tout le ciel battait,
Portèrent dans les airs la maison de la Vierge.
Et le mur qui sentait respirer sur ses pierres
L'ardent soupir de ces poitrines frissonnantes,
Vers l'azur paresseux de l'automne, en silence,
Comme une ascension de prières montait.
Parfois, comme une voile oscillant vers le large,
On le voyait au vent frémir par intervalles,
Et s'enfler comme un cœur impatient d'amour.
Alors, tel un essaim qui bourdonne au grand jour
Et suspend à la branche une mouvante grappe,
Animé d'un profond bruissement, le mur
Se soulevait avec un immense murmure,
Et retombait sans cesse et ne s'ébranlait pas.

Nous ne saurons jamais s'il a passé la mer,
Car le chemin tournait et l'aube était glacée.
Peut-être à l'heure du départ, les hirondelles
Sont-elles mortes pour avoir trop espéré,

Peut-être, en route, à l'eau seront-elles tombées,
Et le flot berce-t-il leurs fragiles cadavres

Sur un sable inconnu par la houle roulés.

Ainsi, du sol antique où nos pas sont fixés,
Nous nous désespérons vers vos mortels mirages,
Azurs rêvés lointains et vierges de hasards,
Exils en fleurs, départs d'oiseaux, courbes de voiles,
Et toujours cramponnés au mur de nos espoirs
Qui tremble et se balance au frisson du voyage,
Sans pouvoir avec nous l'arracher ni partir,
Nous voulons, les yeux pleins de fuites éperdues,
Fendre l'écume avec nos ailes étendues,
Et nous vivons, le cœur étouffé de désirs,
Sans suivre, sur les mers à nos pieds envolées,
Le conseil expirant de la muraille ailée.

Harmoniques

I
C'est par une nuit pluvieuse et sans lune,
C'est par une nuit pluvieuse qu'il est venu.
On ne l'attendait pas encore,
On le croyait endormi sous l'écorce
Des saules et des tendres peupliers
Où l'hiver le tenait sur lui-même plié.
Il y avait un reste de neige
Au creux des tuiles et sur les berges.
Il ne ventait pas, il faisait nuit,
On n'entendait tomber que la pluie,
Longue, noire, tranquille et tiède.

Alors il s’est insinué comme un voleur,
À pas de velours, dans l’air humide.
Ce n’était qu’un souffle, une odeur,
Une haleine de bourgeons et de feuilles

Dont le cœur était tout amolli,
Il essayait sa jeune force.
Le lendemain, il était là, grelottant et nu,
Mais tout impatient d’éclore,
Et c’est ainsi qu’il est venu.
II
Au prochain sureau choisis et coupe,
Entre toutes les jeunes pousses,
Une branche droite et sans nœuds.
Vide-la de sa moelle blanche et spongieuse,
Alternativement perce-la de sept trous,
Puis assieds-toi, ferme les yeux et souffle.
Ce que tes lèvres et tes doigts peignent dans l’air,
À travers cette tige creuse :
Un tronc noir de chaleur, de vieillesse et d’abeilles ;
Une fontaine opaque où pèse la torpeur
De l’après-midi lourd et moite ;
La roche branlante et chauve où l’on voit
Pendre ensemble la ronce et la chèvre
Qui broute et tout à coup s’arrête,
La gueule pleine d’herbes, et regarde ;
Le silence qui brûle et bourdonne au soleil ;
Des arbres d’or que l’azur sépare
Et qui somnolent sous leur feuillage accablé ;
L’horizon qui poudroie et vibre ;

Toute la terre au loin qui s'écoute bruire ;
Ce qui passe enfin dans ta flûte, c'est l'été.

III

Donnez-moi des grappes par centaines,
Des grappes rouges, blanches et dorées,
Donnez-moi des grappes à mains pleines
Et conduisez-moi sous les vergers.
Je veux goûter l'ombre et les treilles,
Mettez-moi nu, car je me meurs.
Entassez les raisins dans les corbeilles,
Sur ma bouche exprimez-en la liqueur,
Faites au long de tous mes membres
Dionysos pourpré ruisseler et rougir.
Donnez-moi des pêches et des prunes aussi,
Des pêches en forme de joue et couleur d'ambre,
Des prunes des jardins, fauves et violettes,
Dont les fentes étroites et longues appellent
D'autres beautés, brûlantes et secrètes.
Je ne veux pas de vin, non, le vin rend ivre,
Je ne veux boire qu'à même les fruits.
Et que je sente, enfants, à travers leur chair mûre,
Mes mains s'emplir de vos naissantes mamelles,
Et vos lèvres vierges de duvet,
Mangeant sur ma chair les grains et les pulpes,
Aspirer mon âme au dehors,
Et faire en moi couler tout le sang de l'automne !

IV

Bel hiver, hiver, clair hiver,
J'ai taillé dans ta robe de gel,

Un morceau de glace aiguë et luisante
Que je tiens bien haut contre le ciel,
Pour y voir reflétée, irisée et fondante,
Ta face adolescente et claire
Sous ton front couronné d'herbes de givre.
Tu n'es pas le vieillard aux yeux obscurs et tristes
Que l'on peint, dispensant vents et neiges,
Mais tu marches splendide et nu comme un dieu,
Et le sourire de ta bouche jeune et cruelle
Est doux et perçant comme les flèches de l'amour.
Bel hiver, mon amant, mon époux,
Blesse-moi de tes pointes dures,
Pénètre-moi de ta vertu,
Et rends-moi semblable à toi, car je t'aime,
Bel hiver, hiver, clair hiver.

Des Masques dansent

Les deux poings sur les côtés,
Marionnette, marionnette,
Les deux poings sur les côtés,
Marionnette va danser.

Aux accords d'une musique grinçante et folle,
Des masques dansent sous les kiosques.
Sous des kiosques de verre qui recourbent leurs dômes,
Dans un jardin aux teintes fanées,
D'un pied boiteux, alternatif et cassé,
Les masques dansent et sautent.

Ils sautent et se démanchent avec des gestes de poupées,
Tout autour du bassin glacé
Dans sa ceinture de rocailles,
Et poussent des appels d'alouette ou de caille,
— Ah ! l'odeur des feuilles, et cette saison si froide !
Ou bien, comme une troupe stridente d'oies
Qui se poursuivent de tout leur long col éperdu,

Discordants, baroques, à la file,
Ils vont, poussant d'aigres cris.

Àtravers le squelette figé des branches dures,
Pendent de précaires et serpentines chevelures,
Peintes d'azur, d'orange, d'améthyste ou de pourpre,
Qui s'enroulent, palpitent et se déroulent
Contre un ciel opaque et laiteux,
Couleur de vitre dépolie,
Derrière lequel passent et s'estompent les heures
Dans une fourrure d'ouate grise.
Et la terre envoie au ciel de beaux flocons
De neige factice et multicolore
Qui s'éparpillent, voltigent et tourbillonnent
Et finalement retombent.
Et sans cesse les masques tournent en rond,
Ainsi que dans les foires,
Les petits chevaux de bois
Qui donnent mal au cœur à les voir se poursuivre,
Sans pouvoir se rejoindre, étant toujours en retard,
Ou comme la manivelle des orgues de barbarie
Qui ne savent que moudre notre mélancolie,
Par les après-midi d'automne et de brouillard,

Ou bien encore comme la ronde des sphères
Qui pivotent aussi sur elles-mêmes
Comme de ronflantes et ivres toupies,
Et qui, chacun le sait, font des musiques,
Par l'infini vaste, aveugle et nu,
Que nul pourtant n'a jamais entendues.

Hélas ! masques, n'êtes-vous pas las
De danser et de tourner sans relâche
Et d'agiter à nos yeux blessés
Tant de nuances criardes et de fausses étreintes ?
Et toujours à vos lèvres la feinte
De ce sourire peint et doré !
Est-ce de fard ou de sang que vos bouches sont rouges ?
Ah ! si vous saignez, nous n'en voyons que le mirage,
Et saurons-nous jamais, sous vos défroques balourdes,
Départir où sont les sages ou bien les fous,
Et lequel seul est le vrai de vos deux visages ?
Peut-être ces grimaces et ces faces hilares
Cachent-elles des traces de larmes,
Et celles-ci, vermeilles, parlantes et splendides,
Des bouches triviales et des yeux louches,
Et d'autres, douloureuses et mélancoliques,
La plus ignoble joie, et, peut-être toutes,
La morne indifférence et le pesant ennui
Et ces manières funèbres et convulsives
Qui font qu'on se cramponne à de navrants plaisirs
Comme aux lisses parois d'un abîme.

Masques, dites-moi, masques, quel démon vous pousse
À mentir de la sorte aux autres et à vous-mêmes ?

Seriez-vous par hasard jaloux
D'imiter les grâces anciennes
Et les défuntes élégances
D'un siècle frivole et charmant
Dont vous avez à votre manière la nostalgie ?
Ah ! pensez-vous, les entreprises et les intrigues

Et quel divin marivaudage,
Sous ce velours qui prête à toutes les méprises,
Et dire : mon cœur ! avec cette voix qui gouaille !
N'est-ce pas que plus d'un parmi vous, masques,
Arlequin, Colombine, Gilles,
Se joue, et de bonne foi, la Nuit bergamasque,
Ou bien, Clitandre, Alcindor, Cydalise,
L'Embarquement pour Cythère ?
Qu'elle est traînante et triste, votre comédie,
Sous ce ciel fangeux, inerte et blême,
Et cependant que je vous aime
Et que je vous envie aussi, masques, mes frères,
Même avec vos paillettes dédorées,
Et vos vestes de soie éraillées,
Et votre sceptre de clinquant,
D'essayer à tâtons ce mensonge éclatant
Qui trompe votre soif aveugle de chimères,
Et, quel que soit le vin où vous trouviez l'ivresse,
D'échapper pour un jour au vide de vos âmes !

Mais qu'elles sont piètres, vos Saturnales !
À quoi bon vos danses et vos cortèges,
Et ces gestes qui mettent bas toutes pudeurs,
Et ces aigres roseaux qui sous vos lèvres pleurent,

Si vous devez, demain ou ce soir,
Retomber à vos tristes chaînes
Et dépouiller ces pourpres provisoires !
Ne saurez-vous donc jamais
Que plus on met de masques et plus belle est la vie,
Et que pour l'emporter sur elle qui vous ment,

Il faut tenir devant sa face travestie
Le miroir éternel de vos déguisements ?
Elle fuit et s'efface comme une ballerine
Qui tourne aux lumières, sur les tréteaux,
Et ne laisse aux bras qui l'invitent,
Que le reflet et l'ombre de ses oripeaux.
Elle vous enseigne à devenir les mimes
De vos propres douleurs et de vos propres joies,
Et c'est sans doute, masques, pourquoi,
Sous la fausse confidence de vos rires,
Et sous la contrainte de vos larmes figées,
Vous êtes vraiment comiques à sangloter,
À moins que ce ne soit vous-mêmes que vous raillez,
Et l'apparence de votre ironie
Qui se retourne contre votre bouche et vos yeux,
Et vous pénètre jusqu'au cœur
Comme une pointe qui vous déchire !
Il serait temps enfin que vous changiez d'enseignes
Et de vous rompre à toutes les métamorphoses,
Car vous êtes par trop toujours les mêmes,
Avec vos faux-visages blêmes
Ou barbouillés d'écarlate et d'ocre !

Et en attendant la mort vous entraîne
Vers quel cloître, le savez-vous, masques ?
Où vous enchaînez une danse macabre
De rois, de bouffons, de papes,
De reines et de courtisanes,
Que mène en grinçant du violon
Un squelette qui fait des grâces.

Où courez-vous et sur quel tourbillon
De ronde folle et de valse poignante
Le vent de la nuit qui s'avance
Vous emporte-t-il, masques, vous et nous tous ensemble,
Et votre neige blafarde de papier,
Et vos manteaux de cour illusoires,
Et vos obscénités dérisoires,
Tout autour du bassin aux cascades gelées,
Sous la glace sans tain du firmament
Où, parmi les lampadaires électriques
Dont les globes orangés et violâtres s'irisent,
On voit tout à coup pendre sournoisement
Une lune hagarde comme une tête coupée,
Qui, de ses yeux vitreux et vides de poupée,
Rit de vous voir danser et fuir, et de loin vous guette.

Rentrez dans vos coulisses,
La mascarade est finie.

Ainsi les masques font,
Comme les petites marionnettes,
Trois demi-tours et puis s'en vont.

Le feu de joie de la Saint-Jean

Feu de joie, feu, feu de joie,
Feu de la Saint-Jean d'été,
Par les plaines et les vallées,
Jaillis de ta prison de bois,
Scintille, danse et flamboie,
Fais-nous un rouge et clair brasier,
Feu de la Saint-Jean d'été,
Feu de joie, feu, feu de joie.

Que la montagne, cette nuit, est douce,
On y sent une langueur secrète !
Elle est si vivante, si tendre et si tiède,
Qu'elle semble toute de velours et de mousse.

Sur le ciel de sombre saphir
On dirait qu'elle respire
Comme une profonde poitrine humaine,
Et parfois retient son haleine
Pour se replier en silence
Avec plus d'amour et d'espérance,
Sur le cher miracle dont l'attente
La suspend, agenouillée et flottante
Comme une transparente brume d'encens,
Au bas de la robe du firmament.

Feux de joie de la Saint-Jean,
Feux de joie, grands feux de joie,
Allumez-vous tous à la fois,
Feux de bois de hêtre ou de chêne,
Feux de branches, feux de bruyères,

Feux de cyprès et de bouleau,
Feux d'écorces et de copeaux,
Feux d'herbes, feux de feuilles sèches,
Allumez-vous tous à la fois,
Feux de joie, beaux feux de joie.

Un à un, sur la montagne,
Comme les étoiles au ciel,
Ou les bâteaux de pêche, le soir, sur la mer,
Ils naissent et s'élèvent, tranquilles, dans l'air calme.
Certains, sans doute sur la grand'place du village,
À mi-côte, semblent brûler avec bonhomie.

Ils répandent la flamme douce, égale et vive,
Des bûches franches et des bourrées,
Et la nuit alentour s'éclaire
D'agiles et mouvants reflets
Où l'ombre apparaît noire, écarlate et dorée.
D'autres, lointains et perdus sur les cimes,
Au froid pays des châtaigniers et des fougères,
Où règnent des plateaux de longues prairies,
Jettent un vague et pâle éclat d'astres qui s'éteignent
Dans un éther vide et glacé.
Il y a aussi des feux de charbonniers
Aux carrefours de la forêt hospitalière.
La sève fume, le bois vert siffle,
Les troncs où serpentent des racines de lierre,
Font des palais d'escarboucles pour les sylphes
De l'élément ailé, redoutable et subtil,
Et les bons charbonniers, assis en rond,
Rient de toute leur face de suie aux dents blanches,

Comme de bienfaisants démons,
Avant d'aller dormir dans leur maison de branches
Tapie au cœur des bois profonds.

Autour du feu dansons la ronde,
La ronde des quatre saisons.
Hiver, été, printemps, automne,
Tous il faut que nous y passions.
Si l'une de vous s'embrouille et tombe,
Elle embrassera
Celui qui suivra.
Allons, tournez, la brune, la blonde,

Choisissez votre amant,
Il n'est si beau fiancé qu'on ne prenne
À la nuit de la Saint-Jean.

Il y a aussi des feux par les plaines
Et par les champs où Juin, splendide et délicieux,
Se repose de ses ardeurs,
Mollement couché au creux des meules hautes.
Juin sommeille et les foins séchés embaument,
Et parfois, entr'ouvrant les yeux,
Il dit : ce n'est pas le jour encore,
C'est la lune qui joue avec les blancs tilleuls.
Et se retournant, tout engourdi de chaleur,
Il se rendort jusqu'à l'aurore.
Et il y a des feux dans les villes,
À l'orée des louches faubourgs,
Des feux maigres et souffrants, et qui semblent tristes,
Que des enfants trop sages, aux fronts trop lourds,
Contemplent gauchement et sans rien faire,

Tout en regardant avec envie courir les autres.
Par moments, l'un d'eux, pour ne pas rester en arrière,
S'élance pour franchir la flamme et saute,
Et on le relève aussitôt,
Sa petite face changée en braises vives.
Il y a des feux par les plaines et par les villes.

La flamme est rouge, aiguë et claire,
La fumée est blanche et légère
Et s'envole par-dessus les toits.
L'air fragile ondule et vacille,

Et l'auge où les troupeaux vont boire,
Dans son eau verdie et tranquille
Creuse un profond et muet abîme
Où se tord un bel incendie
Qui renverse et porte jusques aux cieux,
La danse de l'eau, de l'air et du feu.

Feu, révèle-nous tes arcanes et ta légende.
Parle-nous de ton cher lutin, la salamandre
Qui se rafraîchit à ta ferveur
Et vit heureuse où d'autres meurent.
Dis-nous tes luttes et la naissance du monde,
Quand ton esprit parut sur la face des ondes.
Chante-nous la ronde du Zodiaque
Et l'incantation de Zoroastre,
Brandis la torche de Prométhée
Et les langues du Buisson ardent,
Profère le verbe éblouissant,
Par qui toutes choses furent créées,
Et qui rendait brûlante la bouche des prophètes.

Fais-nous entendre aussi l'hymne des grands ancêtres,
Agni, pur, bienfaisant, unique et premier dieu,
Agni, force innombrable et profonde du feu,
Gouffre préexistant, sans limite et sans forme,
Où tous les dieux viennent s'éteindre et se confondre.
Feu, célèbre la fête terrestre du solstice,
Et rends grâces à ton père le Soleil,
Source de toute joie et de toute justice,
De t'avoir fait si beau, si vaste et si vermeil.
Rappelle-nous les jours anciens de Rome,
Quant tu te recueillais dans tes cendres fidèles,

Au fond d'un âtre perdu du Latium.
Apprends-nous la magie des rites éternels,
Et le secret par lequel on t'enchante
Et t'oblige à céder à la parole humaine.
Feu, notre seigneur, notre maître,
Adoucis ta vigueur méchante,
Deviens notre bon serviteur,
Sois la main qui guérit et non qui brûle,
Et préserve-nous de toute souillure,
Dieu lare, dieu protecteur.

Mais voici l'aurore, tu déclines,
Les lèvres de l'horizon pâlissent,
Et Juin se réveille en étirant les bras.
Adieu, cher feu, tu reviendras.
Ne te laisse pas prendre aux pièges
De l'hiver sournois et renfrogné,
Mais franchis vents, glaces et neiges,
Et de nouveau, nous te ferons un beau foyer.

Reviens donc à la saison prochaine,
Par les vallées et par les plaines,
Sur la montagne et dans les bois,
Feu de joie, feu, feu de joie…

Les Cloches reviennent de Rome

Le Samedi Saint, à l'aurore,
Les cloches reviennent de Rome.
Une à une ou par groupes, dans les plaines du ciel,
Elles s'en vont à tire-d'ailes,
Promptes à regagner le clocher paternel,
Et si quelqu'une s'essouffle et s'attarde,
Aussitôt ses compagnes l'entourent et la gourmandent,
Et seuls, dans leurs berceaux, savent les entendre
Les tout petits enfants qui rient aux anges.
Il y a d'abord la grosse cloche de la cathédrale,
Celle qu'on nomme l'Augustine ou bien la Floriane,
Et qui ne bourdonne qu'aux jours de grande fête.
Elle marche, portant haut la tête,
Toute pleine de son importance,
Et parfois gronde à plein battant,
Pour rallier celles qui s'égarent.
Et la petite sonnette de l'Élévation,

Qui déjà se croit au matin de Pâques,
En train d'égrener son carillon,
Se démène, babille et rit comme une folle,
Et tout à coup s'attire de sévères réprimandes.

— Cloches, chères cloches, qu'avez-vous vu dans Rome,
Pendant ces deux jours que vous fûtes absentes ?
Racontez-moi votre voyage,
Et vers quel clocher vénérable
Vous allez vous reposer de vos fatigues,
Et si vous fîtes bonne route.
Alors, toutes ensemble, les orgueilleuses et les timides,
Comme un chœur assourdissant de grenouilles,
Elles se mettent à répondre :

— Nous avons vu toutes les merveilles du monde,
Le pape blanc et les cardinaux rouges,
Et des basiliques si belles
Qu'on ne peut se résoudre à les quitter.
Moi, tout droit, je m'en vais loger
Dans le dôme de Saint-Pierre.
Moi, c'est Sainte-Marie-Majeure,
Et moi, la Trinité-du-Mont.
Dans ces pieuses demeures,
Tous les ans nous nous rencontrons
Avec nos sœurs d'Espagne et d'Italie.
Le soir, n'ayant plus rien à faire,
Nous nous mettons à la fenêtre,

Et de là, nous voyons la ville
Autour du Tibre se dérouler,
Et des jardins plantés de marbre et de laurier,
Et de vieilles places publiques
Pleines de colonnes droites ou tombées,
Et tant d'églises et d'églises
Que Rome a l'air d'être une messe perpétuelle !

Ah ! quel regret de repartir !
Mais Jésus ressuscité nous rappelle,
Et nous repassons la mer et la montagne.

Alors l'une d'elles, qui se tenait à l'écart,
Dit, lasse, indolente et dédaigneuse :
— On m'avait mis des couronnes de fleurs,
Et d'une aube de dentelle habillée.
On m'avait baptisée avec pompe
Et portée en procession.
Or, à peine étais-je installée
Au sommet de ma tour qui domine les vents
Qu'il m'en a fallu redescendre
Et m'en aller, sans savoir où,
Entreprendre un lointain voyage,
Et puis, le temps de toucher barre,
De nouveau reprendre ma course.
Hélas ! que je suis fatiguée,
Que de champs et que de toits !
Ah ! que ne suis-je à Rome demeurée !
J'aurais pu ménager ma délicate enfance,
Et ne sonner que pour des services de choix
Dans une douce somnolence !

Àces mots, se bousculant,
Toutes à la fois, les clochettes,
Sous les yeux indulgents de leurs aînées,
— Voyez-vous cette fainéante, ma chère,
Avec ses airs de citrouille ventrue ! —
Se jettent sur la pauvrette,
Et, bon gré, mal gré, la font tourner,

Rouler et carillonner,
Geignante et toute morfondue.

— Et toi, cloche, petite cloche,
Qui vas toute nue et sans robe,
Tu ne dis rien, mais je devine
Que tu te tiens plus que les autres près de mon cœur.
D'où viens-tu, cloche, ma mie,
Et pourquoi fends-tu l'air si vite,
Sans prendre part aux jeux de tes sœurs ?

— Leurs églises et leurs palais, que m'importe !
J'ai l'air de revenir de Rome,
Alors qu'en secret là-bas j'étais restée.
Et dans mon pauvre clocher fêlé,
Invisible au milieu du lierre qui grimpe,
Je faisais ma Semaine Sainte.
Or, tout à l'heure, à l'Office,
Je m'en vais tinter d'allégresse,
Comme si je nageais dans la joie du retour.
Mais je ne suis jamais partie,

Et si vraiment je te suis chère,
C'est que mon âme est comme mon lierre fidèle,
Et que je sonne pour la douleur et pour l'amour.
Et tous mes angelus sont pour ma vieille église
Croulante et toute ruinée,
Mais où, parmi les fentes, habite
Un peuple d'hirondelles et de ramiers,
Et qui, le soir, est toute palpitante d'ailes
Et toute poudroyante de lumière.
Et si je veux goûter le repos et le calme,

Je n'ai qu'à me pencher sur un jardin
Clos de sureaux et de buis, et plein
De plantes odorantes et médicinales,
La sauge, la verveine et l'angélique,
Qui laissent les abeilles bourdonner dans leurs fleurs,
En attendant l'heure bénie
Où je m'endormirai dans la paix du Seigneur !

Le Bateau chargé d'oranges

C'était un bâteau chargé d'oranges
Amarré dans le port du canal.
Sur l'eau huileuse, morne et plane,
Allongé comme une bête géante,
Il sommeillait, et parfois sa coque lourde,
Sans rames, voiles ni mâture,
Se balançait, quand les écluses
Au loin ouvraient leurs vannes avec un bruit sourd,
Et se précipitaient par toutes leurs bouches.
Et d'un bord à l'autre bord,
Du gouvernail à la proue,
S'écroulaient les pommes d'or
D'Afrique, de Valence et des Baléares,
Que des hommes au torse de bronze

Déchargeaient dans des paniers tressés de sparte.
Droits sur leurs jambes hautes, et la tête à l'ombre
De leurs chapeaux de paille aux grandes ailes,
Ils vidaient leurs pesantes corbeilles,

Et de nouveau gravissaient la passerelle
Où s'égouttait la trace humide de leurs orteils,
Et gravement recommençaient.
Et toujours la barque semblait pleine,
Tant les beaux fruits d'écarlate et de chrome,
Innombrables et pressés, par tas s'amoncelaient
Et jamais ne diminuaient.
Par intervalles, il en roulait sur le quai,
Que des fillettes brunes, dans un pan de leur robe
Ainsi que des balles de pourpre,
Ramassaient et se disputaient à la course.
Et parfois, ne pouvant les contenir toutes,
Elles se baissaient pour les reprendre à terre,
Et, comme de petites Atalantes,
Se laissaient vaincre pour une orange.

Une dernière fois les hommes remontèrent
Et sur le cabestan enroulèrent les câbles,
Et, l'escale étant finie,
Le bâteau s'ébranla sur ses amarres,
Et, traîné par deux chevaux obstinés et tristes,
Qui faisaient un bruit monotone de sonnailles,
Il s'en alla vers le Midi.
Et nos cœurs démarraient avec la barque
Qui descendait le long des berges du canal,
Maison flottante au ras des prairies

Et qui fume, le soir, vers une voûte d'arbres.
C'est là, dis-moi, qu'il eût fait bon de vivre
Et de suivre les courbes lentes
D'une eau qui prête ses méandres

À toutes les songeries,
Tout en voguant vers des îles
Où l'on n'arriverait jamais.
Et la barque emportait notre rêve
D'une Majorque fortunée
Où passeraient, sous des orangers,
Comme de vivantes statues
Aux démarches fières, voluptueuses et souples,
De beaux êtres sans pensée et qui s'en vont nus,
Et qui laisserait pendre à hauteur de nos bouches,
Loin de nos bords mélancoliques,
Ses fruits, sans nous donner le mal de les cueillir.
L'homme du gouvernail, debout à l'arrière,
Se dressait comme un épique Jason
Guidant la conquête de la Toison,
Et ramenant encore, sur la mer violette,
Dorée et rouge cargaison,
Tout le butin des Hespérides.
Et comme l'Orient vermeil
Dans l'onde renversait un liquide incendie,
La barque légendaire entra dans le soleil.

La Procession passe

I
Le ciel est calme et rit dans sa clarté première.
Vers l'azur naissant, les hautes roses trémières
Montent, comme des cierges en fleur
Couronnés de lumières votives.

Le ciel accueille dans sa douceur
La tranquille ascension des collines,
Et sourit dans sa lumière.
Et sur les champs inclinés et purs comme des prières,
Souffle la chaude haleine de la campagne heureuse.

Le vent léger qui joue avec les avoines lentes
Et bruit dans leurs chalumeaux sonores et noueux
Comme aux tiges des roseaux creux,
Les peupliers qui s'agitent vers leur cime élancée,
Et les cloches agrestes et transparentes
Chantent et se répondent,
À la ronde :
La procession va passer.
II
L'ombre du reposoir tendu de toiles blanches
Est douce à qui la cherche avec son cœur d'enfant.
Au-dessus, un ormeau étend son toit mouvant
Où vont se poursuivant
Le soleil et les hautes branches.

Viens, la poussière craque sur les chemins,
Et l'azur crépite et vibre à se rompre.
La chaleur avec le jour monte,
Et ce n'est déjà plus le matin.
Le village assoupi dans sa ceinture d'arbres
Nous ouvre ses places brûlantes et calmes,
Cherchons la rue étroite et fraîche où va passer
La procession blanche et dorée.

III
Nous serons bien ici pour voir le cortège

Défiler avec ses pavillons et ses bannières.
Des genêts, des rameaux tendres d'olivier
Jonchent la terre par brassées.
Sur les murs et sur les portes,
Les draps neufs pendent et flottent,
Qu'un souffle tiède doucement soulève et gonfle,
Ils préparent au prochain triomphe
De la Vierge, des Saints et de l'Hostie,
Des voies pieuses, riantes et fleuries,
Et retiennent fixés à leurs plis
Des touffes de rose et de glaïeul
Et le doux chèvrefeuille,
Humiliés et glorieux d'avoir été coupés,
Et, de place en place, au long des belles nappes blanches,
Un lis tranché s'élève et penche,
Aussi pur, triste et seul qu'un séraphin blessé.
La procession va passer.
IV
Au bout de la rue étroite et somnolente,
Vois, sur son parvis, l'église noire et hâlée

Brûler dans la lumière avec tranquillité,
Sans feu ni cendres.
Des masques pleurent ou grimacent,
Incrustés sur sa fruste façade
Où les violiers et les pariétaires
Poussent aux fentes de la pierre.
Sous le porche où tremblent des ténèbres dorées,
Une rumeur bourdonne et vient vers nous, écoute :
L'église gronde ainsi qu'une ruche enivrée
À l'heure où les abeilles sortent en foule,

C’est la procession.
V
Voici la croix qui tient attachés à ses branches,
Les instruments de la Passion,
Les clous, la couronne d’épines et la lance.
L’azur céleste ondule aux plis des oriflammes
Peintes de cinabre et d’étoiles.
Belles comme des demoiselles élues,
Voici le chœur des vierges de blanc vêtues.
Un souffle insensible fait palpiter leurs voiles
Comme un cierge allumé qui tremble dans le vent.
Quatre par quatre, elles portent sur leurs épaules
Les idoles de soie, de brocart et d’argent,
Qui se balancent et saluent.
D’autres portent, solennelles, lentes et hautes,

Les bannières aux riches et longues franges,
Où, parmi les nuages roides et les anges,
Des assomptions sont brodées.
Ce sont les Enfants de Marie
Qui marchent à pas glissants et cadencés
En chantant la Salutation angélique
Leurs voix montent, tremblent, se renversent
Et flottent en suspens dans l’air qui les disperse
En cantiques aigus, cristallins et pâles
Comme de translucides linges déployés.
Et voici, pareilles à de petites cathédrales
Où reposent des faces de cire aux yeux fermés,
Les reliquaires et les châsses,
La procession passe.
VI

Voici les vieilles femmes en robe noire et usée,
Les servantes, les mères et les veuves.
Tu peux lire sur leurs lèvres décolorées,
Sur leurs paupières pesantes et flétries
Et sur leurs tempes creuses,
Les fatigues et le mystère de la vie.
Elles marchent, lourdes, lasses et courbées,
Égrenant, ave par ave, leur rosaire,
Et leurs mains patientes semblent défiler,
Grain à grain, joie par joie, misère après misère,

Toute leur existence humble, triste et sévère,
Qui bruit et s'écoule au long du chapelet.
VII
Voici les enfants de pourpre, fiers comme des rois mages.
Les uns, si jeunes, croisent les bras et marchent,
Occupés seulement d'être beaux et bouclés
Comme Jésus dans sa crèche.
D'autres tiennent des cierges
Dont les flammes transparentes et fragiles
Vacillent au grand jour et plient.
D'autres font brûler l'encens de l'Arabie
Dans les cassolettes ardentes et brandies,
Et d'autres, puisant à leurs corbeilles,
Jettent à pleines poignées
Des pétales de rose effeuillés
Qui montent et retombent en pluie,
Comme une nuée odorante et vermeille,
Sur les pas des diacres aux robes éblouissantes
Escortant le dais surmonté de plumes blanches,
Majestueux et balancé comme l'arche,

Où, parmi les falots dansants et les encensoirs,
Aux mains d'un blanc vieillard tout en dentelle et moire,
Rayonnant au centre glorieux de l'ostensoir,
Dieu s'avance.
Incline-toi, que ta main trace

Sur ta poitrine et sur ton front le signe qui rachète,
Cherche avec tes genoux la terre,
La procession passe.
VIII
Si tu veux, pendant qu'elle se déroule
Comme un collier se rompt et se renoue,
Au long du rempart vieux et penchant,
À la limite du village et des champs
Où les blés pressés mûrissent,
Viens, entrons dans l'église
Vibrante encore et tout émue.
Comme une conque où la mer immense s'est tue,
Elle est humide et fraîche et bruissante
Et résonne d'un vaste et merveilleux silence ;
Elle semble plus grande d'être vide de Dieu.
Obscure, scintillante et bleue,
Elle nage dans une brume d'encens,
Et, de toutes ses pierres attentives et sonores,
Elle écoute la procession décroître au dehors.
IX
D'ici suivons ensemble par la pensée
La pompe liturgique et sacrée

Qui marche, oscille, s'arrête et repart,
Toutes bannières déployées.

Voiles richement brodés,
Vases où fument des aromates,
Hymnes et cantiques alternés,
C'est une fête païenne,
C'est la fête de la joie et de la beauté.
Les jeunes filles portent le vaisseau de la Déesse
Et la statue accueillante de la Bonne Mère,
Les images s'inclinent et sourient.
Blancs et or, au coin des rues,
Dans une étincelante solitude,
Les reposoirs attendent et brasillent
De mille feux pâles qui se consument.
Les chants cessent, une clochette tinte,
Et scande de sons argentins
Le silence des assistants qui s'agenouillent,
Et de ses bras haut levés vers les quatre vents,
L'Officiant, avec un geste auguste et lent,
Promène la Face divine sur la foule,
Et de nouveau l'heureux cortège se déroule.

L'église est pleine de mystère,
D'ombre et de voix oubliées,
Une odeur lourde de lis y traîne
Comme un passage de robes dépliées.
Repose-toi, mon âme, et dors si tu es lasse,
C'est aujourd'hui la Fête-Dieu,
Là-bas, dans la lumière et sous l'azur en feu,
La procession passe.

X

Mais entends-tu ce murmure sourd et lointain

Qui naît, grandit et se rapproche ?
C'est la procession qui revient.
L'église tremble comme une grotte
À l'heure où remonte la mer.
Au choc léger du chant vague et clair
Qui, par les chemins de l'air, marche et s'avance,
Plus faible qu'un souffle de brise,
Écoute le silence
S'éveiller et bruire
Et peu à peu rouler comme le vent dans les orgues.
Un cri d'allégresse éclate sous le porche,
Les cloches se déchaînent et s'envolent
Au plus profond du ciel,
Et, par le portail grand ouvert,
Avec le soleil, l'azur et la lumière,
Dans l'église qui frémit toute et s'ébranle,
La procession rentre.

XI

Mon âme, la fête est finie,
Viens, sortons, nous n'avons plus rien à faire ici.
Viens, au dehors le jour est doux et recueilli,
Et tu seras la demoiselle bénie

Qui se penche aux balcons d'en-haut et s'attriste.
Est-ce le soir ou le matin,
Ô mon âme, je n'en sais rien.
Mais l'heure prend des tons d'améthyste
Et promet d'être exquise et mélancolique.
Allons revoir l'endroit où nous attendions
Tout à l'heure la procession.
Les rues semblent dévastées et plus larges,

Les draps blancs pendent tristement, et sur les marches
Des humbles seuils,
Les lis, pétale par pétale, s'effeuillent,
Déjà las de l'orgueil d'avoir été cueillis.
Les dieux se sont évanouis,
Mon âme, la fête est finie.
Tous les joncs sont coupés, tous les lauriers fanés,
C'est une odeur de rose effacée,
Un écho mourant des Panathénées,
La procession est passée.

À mon Père

Mon père, je suis là, ô mon père,
Je viens à toi, les mains ouvertes,
Debout sur la terre où tu reposes,
— Car ce n'est que debout qu'on doit parler aux morts, —
Et j'attends que tu m'interroges.
Qu'il est loin, ce jour où nous t'avons conduit,
Ce jour de novembre bas et humide,
À l'ombre de ton dernier toit !
Et moi, qui suis sorti de toi,
Moi, tes os, ton sang, ta pensée et ta vie,
Moi, ton dernier-né, le fruit
De ta suprême jeunesse,
J'arrive devant toi, mon père, les mains ouvertes,
Et je dépose humblement mes œuvres à tes pieds.
Dis, mon père, ai-je bien rempli ma journée ?
Si l'heure est incertaine encore

Où, les genoux rigides et les yeux clos,
J'entrerai dans la maison souterraine
Que tu as fait bâtir pour toi et pour tes proches,

Dis-moi si j'ai tenu ce que tu attendais
De l'enfant qui se couchait dans ta poitrine,
Et pour qui tu rêvais un merveilleux destin ?
Hélas ! trop tôt m'as-tu laissé tomber de ton sein
Et de tes chères mains protectrices !
Et je n'ai que mon cœur à te donner,
Ce cœur semblable au tien, sombre et désordonné,
Qui saigne à tous les tranchants de la vie.
D'ici je vois poindre le village où tu es né,
Et l'église où l'on t'a dit les prières
Qui introduisent à l'éternité.
Voici le jardin que tes propres mains ont planté,
Et le chemin couvert où celle qui fut ma mère,
Et qui n'est aussi que cendre hélas ! à tes côtés,
Te rejoignait, aux soirs de vos fiançailles.
Là, vous échangiez, à l'ombre lente des arbres,
De ces propos tendres et calmes
Comme l'après-midi qui venait de finir,
Et vous parliez de nous qui n'étions pas encore.
Si je n'ai dispersé qu'en folles rêveries
Ce trésor de labeur, de courage et de force
Qu'avaient accumulé tes ancêtres, ces hommes sages,
Et dont tu m'as transmis l'héritage à ton tour,
Pardonne-moi, mon père, je n'ai que mon amour,
Mais je l'ai fait si haut, si profond et si large
Que le monde n'atteindrait pas à sa mesure.
Père, pardonne-moi, je n'ai su que souffrir.

Du moins, si j'ai secoué la loi commune,
D'autres, de ton sang et du mien, l'ont subie,
Ils méritent pour moi qui n'ai que ma douleur.
Et je te l'apporte, tout entière et toute vive,
Et avec elle, les jours mêlés de soleil et de pluie

Que nous avons vécus depuis ta dernière heure,
Et ceux dont les lèvres, après les tiennes, se sont tues,
Et tant de vie et tant de mort entrelacées,
Et tes petits-enfants que tu n'as pas connus,
Et qui te font revivre par-delà les années,
Et mes pâles bonheurs et mes dures tristesses.
C'est pourquoi je vous baise à travers la pierre,
Ô chères mains qui avez tant travaillé,
Et je croise sur vous mes mains inoccupées,
Ces mains contemplatives et languissantes,
Qui ne savent qu'avoir pitié et attendre.
Cependant ne les repousse pas, mon père,
Car si tu n'as point fructifié par elles,
Moi qui n'ai pas frappé de traits à ton image,
Elles te tiennent tout dans leur embrassement,
Toi, ceux qui t'ont donné le souffle, et toute ma race,
Et la longue suite d'âges d'où tu descends,
Ô douce lumière à qui je dois mes yeux,
Et qui serais peut-être à ta splendeur aveugle,
Si, grâce à la rançon dont je traîne le prix,
Je ne venais te dévoiler ta vie
Et te racheter tes mérites,
Pour me retrouver digne de toi, ô mon père,
Et de tes saintes mains sur les miennes !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Arbre_qui_saigne. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.